

**www.e-rara.ch**

**Les Six Voyages De Jean Baptiste Tavernier, Ecuyer, Baron D'Aubonne,  
En Turquie, En Perse, Et aux Indes**

**Tavernier, Jean-Baptiste**

**A Paris, M. D. C. LXXVII**

**Zentralbibliothek Zürich**

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-55978>

Chapitre VI. De la route que l'auteur a tenuë dans son quatrième voyage d'Asie pour se rendre de Paris à Ormus, & premierement de la navigation de Marseille à Alexandrete.[ - Chapitre X. Du cinquième ...

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien - von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material - from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes - des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

donna un bon traitement & luy fit quelques presens; & Mademoiselle ayant sceu à Paris la folie & la temerité du personnage, ne fit qu'en rire avec ceux qui luy en firent le conte.

Pour ce qui est du Venitien il n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il sçavoit qu'on avoit des avis de sa personne, & qu'on l'épioit à son passage. L'Atemadoulet qui estoit bien aise de s'en décharger, pria un Ambassadeur de Moscovie qui retournoit en son pays de le recevoir en sa compagnie, ce que celui-cy ne pût honnestement refuser. Mais quand ils furent sur le point de s'embarquer sur la mer Caspienne pour Astracan, le Moscovite fit entendre au Venitien qu'il ne pouvoit le mener plus loin; de maniere qu'il fut contraint de rebrouffer chemin à Ispahan, & de là à Goa où les Portugais le firent embarquer par charité pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise, où bien loin d'estre bien receu, il s'en manqua peu que le Senat mal satisfait de sa negotiation n'en fit un chastiment tres-severe.

## CHAPITRE VI.

*De la route que l'Auteur a tenuë dans son quatrième voyage d'Asie pour se rendre de Paris à Ormus, & premierement de la navigation de Marseille à Alexandrete.*

**A**YANT resolu de passer pour la quatrième fois en Asie, je partis de Paris avec Monsieur d'Ardiliere fils de Monsieur du Jardin le dix-huitième Juin 1651. Nous arrivâmes à Lion le vingt-neufième, & prîmes une barque pour Avignon où nous nous rendîmes le deuxième Juillet. Le lendemain nous prîmes des chevaux pour Marseille où nous arrivâmes le sixième, & n'y trouvant aucune commodité pour le Levant, il nous y falut demeurer jusqu'au vingt-cinquième d'Aoust jour de saint Louis. Nous nous embarquâmes aux Isles sur un vaisseau nommé sainte Crispine commandé par le Capitaine Glaize Marfeillois. Le vingt-sixième nous fîmes

voile avec un vent de nord-ouest qui continua le vingt-septième & le vingt-huitième ; mais qui devint si foible qu'enfin le vingt-neuf & le trentième le vent estant nord-nord-est, nous prîmes nostre route pour découvrir l'isle de Sardaigne. Le premier Septembre nous tinmes le mesme chemin, mais sans avancer beaucoup à cause du calme. Le second au lever du Soleil nous nous trouvâmes proche de la coste de Sardaigne qui regarde le couchant, & environ à six mille de terre où le calme nous prit nous aperçûmes un vaisseau qui commença à fuir à force de rames. Sur le midi le vent s'estant remis au nord-ouest, nous reprîmes nostre route, & le troisieme nous vîmes sur la coste d'Afrique l'isle appelée *Galita*. Le quatrième nous découvrimmes l'isle de *Zambino* qui est devant Tunis, & sur le soir le *Cap-Bon* qui est la pointe la plus septentrionale de l'Afrique. Le cinquieme nous eûmes la veüe de l'isle *Pantalania* & des costes de Sicile. Le sixième nous aperçûmes l'isle de *Goze*, & le septième le chasteau qui porte le mesme nom. Le vent s'estant tourné à l'ouest nous ne pûmes aborder à Malte, & nous tinmes la mer le long du jour. Sur le soir un Chevalier Capitaine du port vint à nostre bord avec un esquif, & prit nos patentés. Sur le minuit le vent s'estant mis à l'est nous poussa dans le port, où nous entrâmes le huitième à quatre heures du matin jour de la Nativité de la sainte Vierge. Sur les sept heures le Capitaine du port nous donna l'entrée, & estant à terre nous allâmes voir les ceremonies qu'on fait tous les ans en ce jour-là, pour rendre grace à Dieu de ce que le Turc en pareil jour leva le siege de devant la ville. La ceremonie se fait en certe maniere.

Le Grand Maistre va à l'Eglise de saint Jean, accompagné de tous les Grand-croix vêtus de leurs robes de Commandeur, & de la plus grande partie des Chevaliers. Tous les payfans de l'Isle sont en armes dans la ville avec les bourgeois, pour aller à l'Auberge d'Auvergne accompagner le Chevalier qui y va prendre l'Etendart. Ce Chevalier est vêtu d'un hoqueton de velours rouge où il y a une croix de l'Ordre devant & derriere. Il a le pot en teste, l'étendart sur l'épaule, & à son costé un Page du Grand Maistre, qui porte d'une main une épée & de l'autre un poignard, le tout richement garni, & qui a esté donné à l'Ordre par l'Empereur Charle-

Quint. Le Page qui portoit l'épée & le poignard estoit petit neveu du Pape Innocent dixième. Ils vont ainsi jusqu'à la porte de l'Eglise, où les soldats & les bourgeois qui marchent devant se mettent en haye pour laisser passer le Chevalier & le Page. Ils vont tous devant le grand Autel, où le Chevalier fait trois fois la reverence mettant la pointe de la demi-pique de l'étendart en terre; & en ayant fait autant devant le grand Maître, il se tient debout au costé droit de sa chaise, & le Page à gauche tient l'épée & le poignard droit. La Messe se chante avec la musique, & à l'Evangile le grand Maître prend des mains du Page l'épée & le poignard & les tient la pointe en haut, ne les luy rendant qu'après que la Messe est achevée. Pendant l'élevation le Chevalier fait avec l'étendart la mesme ceremonie qu'il avoit faite en entrant, toutes les cloches sonnent alors, on tire tout le canon, & les soldats font par trois fois la décharge. La Messe finie le grand Maître sort de l'Eglise accompagné comme auparavant, & ayant de plus tous les ordres Ecclesiastiques de la ville, avec l'infanterie qui marche devant vers Nostre-Dame de la Victoire où ils vont tous en procession. Pendant qu'on y fait une station l'infanterie fait encore une décharge, & tout le canon tant de la ville que des galeres & des vaisseaux qui sont dans le port repond. Après cela ils retournent tous à saint Jean dans le mesme ordre qu'ils sont venus; puis l'infanterie ramene l'étendart à son Auberge, & le grand Maître s'en retourne à son Palais accompagné des Commandeurs & des Chevaliers.

Le neuvième nous employâmes la journée à voir les fortifications, où il y a de tres-beaux canons pour les défendre.

Le dixième après dîné nous vîmes faire l'exercice par les Pages devant le grand Maître dans une des sales de son Palais, où il y avoit plusieurs Grands-croix. Ces exercices sont de voltiger, de faire des armes, joüer de la pique, & ils ne font cela qu'une fois l'an en presence du grand Maître, qui à la fin de l'exercice leur fit apporter de toutes sortes de confitures en cinq ou six grands bassins.

L'onzième nous fûmes voir l'arsenal, où on m'assura qu'il y avoit pour armer quinze ou vingt mille hommes. Il est bien entretenu & en tres-bel ordre.

Le douzième nous visitâmes l'infirmerie, où les Chevaliers

malades font servis en vaiselle d'argent, tant les pauvres que les riches.

Le trezième nous allâmes voir le bourg, qui est l'ancienne ville.

Le quatorzième nous vîmes les fortifications de dehors & le Convent des Capucins, & les jours suivans jusqu'au dix-neufième nous nous promenâmes dans des barques autour de l'Isle.

Le vingtième sur les dix heures du matin nous fîmes voile avec un vent Oueft-sud-oueft, qui dura jusqu'au vingt-deux; mais sur le soir estant venu Sud-sud-oueft & assez fort, cela fut cause que le vingt-troisième nous vîmes la coste de la *Morée*, dont mesme nous approchâmes assez près pour reconnoître le terrain qui estoit *Navarin*. Sur le soir nous vîmes la ville de *Coron*, où il se fait grand negoce d'huile d'olive. C'est de ce port-là que l'armée des Turcs sortit l'an 1645. quand elle alla en Candie.

Le vingt-quatrième sur le minuit nous eûmes le vent Est-nord-est. Le matin nous découvrîmes le cap de *Matapan*, qui est une pointe de la Morée & la plus meridionale de toute l'Europe; & à midi l'Isle de *Cerigo*, où nous apperceûmes trois vaisseaux qui nous donnerent la chasse plus de trois heures tenant la mesme route que nous, ce qui nous fit croire qu'ils estoient Corsaires; mais ils nous quitterent voyant que nous estions meilleurs voiliers qu'eux.

Le vingt-cinquième nous avançâmes vers l'Isle de *Candie*, & le vingt-sixième nous vîmes une montagne de cette Isle appelée la *Cameliere*, & quelques pointes de terre qui regardent le midi.

Le vingt-septième au matin nous apperceûmes cinq vaisseaux, dont deux nous donnerent la chasse environ six heures. Dès que nous les eûmes découverts nous fîmes force de voile vers le Sud, parce qu'ils avoient le vent sur nous; mais quand ils virent qu'ils ne nous pouvoient joindre ils nous quitterent, & nous reprîmes nostre chemin quand nous les eûmes perdus de vuë.

Depuis le vingt-septième jusqu'à Alexandrete nous trouvâmes la mer toute couverte de pierre ponce, & cela provenoit d'un tremblement de terre qui quelque temps auparavant

avoit abymé la moitié de l'Isle *Santorini*. On croit que cela arriva à cause du souffre dont la terre estoit pleine & auquel le feu se mit, ce qui causa la mort de sept cens cinquante de ces Insulaires, tant de ceux qui furent accablez dans les ruines, que de ceux qui moururent de frayeur. Ceux qui resterent devinrent noirs comme du charbon, & la vapeur qui sortit de cet abyme ne noircit pas seulement ceux de l'Isle, mais même jusques dans Constantinople elle noircit tout l'argent qui s'y trouva, & on entendit le bruit de ce tremblement jusqu'à Smyrne.

Le vingt-huitième au matin nous vîmes un vaisseau, mais chacun tint sa route, & bien-tost nous le perdîmes de vuë.

Le vingt-neufième à la pointe du jour nous découvrîmes l'isle de *Cypre*. Nous tirâmes vers le nord pour reconnoître le port où nous voulions aller, mais la bonace nous en empêcha. Sur les cinq heures du soir le vent vint Est-sud-est qui nous remit dans nostre route, & vers le minuit nous aperçûmes un vaisseau au clair de la Lune. Parce qu'il ne changeoit point son chemin nous crûmes que c'estoit un Corsaire, & nous nous tinmes prests pour nous défendre; mais quand il fut proche nous reconnûmes que c'estoit un Caramoufali Grec qui prenoit la route d'Alexandrete.

Le trentième ayant eu bonace jusques à midi il nous vint un vent d'Est-sud-est, avec lequel nous tirâmes toujours vers terre.

Le premier Octobre sur les huit heures du matin nous mouillâmes devant les *Salines* qui est un des ports de Cypre où sont nos Consuls.

Le deuxième nous fûmes à terre pour visiter le Consul François, qui nous receut bien. Je m'informay de plusieurs Chrestiens du pays que je trouvay là, comment ils pouvoient vivre & payer leur carage. Ils me dirent que c'estoit avec beaucoup de peine, parce que cette Isle estant fort denüée d'argent, ils ne pouvoient rien gagner, & que cela estoit cause que depuis trois ou quatre mois il y avoit plus de quatre cens Chrestiens qui s'estoient rendus Mahometans pour ne pouvoir payer leur carage, qui est le tribut que le Grand Seigneur leve sur tous les Chrestiens de ses Etats. Il exige tous les ans des plus pauvres six piastres par teste; mais il y en a qui en

payent jusqu'à cent & cent cinquante, & ils doivent le tribut des l'âge de dix-huitans. Je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs descriptions de l'Isle de Cypre dans les relations des voyageurs ; mais cela ne me doit pas dispenser de donner mes remarques sur l'état présent de cette Isle, dont j'ay eu soin de m'instruire toutes les fois que j'ay eu occasion de m'y arrester.

L'Isle de *Cypre* est une des plus considerables de la mer Mediterranée, & plus au levant que toutes les autres, portant titre de Royaume, & d'environ cinq cens milles de circuit. Sa largeur est inégale, & dans sa figure elle forme comme un triangle dont les costez sont aussi fort inégaux. Elle a plusieurs caps ou promontoires, dont les principaux sont *Sant' Epiphaniò* qui regarde le couchant ; le cap de *Gate* qui s'avance vers le midi, le cap de *Diegrega* qui envisage l'orient d'hiver, le cap de *Cormachiti* qui est vers le nord, & le cap de *S. André* qui est la pointe la plus orientale de l'isle. Ses plages principales sont celle des *Salines* ou de *Larneca* où demeurent les Consuls des Francs, & de laquelle j'ay parlé ailleurs ; celle de *Papho*, & celle de *Cerines* ou de *Cerigni*. Le havre de *Famagouste* ne vaut rien pour les grands navires, & il n'y a que les petits bastimens qui y peuvent donner fond. Les Venitiens y avoient fait autrefois un petit môle pour quelques galeres, mais il est à présent tout ruiné. La plage de *Cerines* est celle où donnent fond les barques & galiotes qui viennent de la Caramanie & des *Payasses* ; & c'est où se débarquent les Bachas ou Gouverneurs de l'Isle quand ils viennent de Constantinople pour entrer dans leur gouvernement. *Nicosie* est leur residence ordinaire. Cete ville est presque au milieu de l'Isle, & autrefois elle estoit fort grande, comme le temoigne l'enceinte de ses anciennes murailles dont on voit des restes. Les Venitiens la firent fortifier, mais les bastions ne sont pas finis ny élevez comme ils devroient estre selon le dessein. Les nouvelles murailles de la ville sont bien terrassées par le dedans, & en état de défense. Il y a trois portes, l'une qui regarde le levant & s'appelle de *Famagouste*, celle de *Papho* qui est au couchant, & celle de *Cerines* qui est vers le nord. La ville n'est pas defagreable, & les Venitiens y ont basti de fort beaux palais ; mais les Turcs les demolissent tous les jours dans la pensée qu'ils pourroient y trouver quelque tresor ca.

ché, & ils vendent les pierres pour en faire des maisons nouvelles. Les Turcs se sont saisis de la Cathedrale nommée *Sainte Sophie* qui est un bel edifice, pour en faire leur principale Mosquée; & ils en ont pris encore une autre qui estoit autrefois un monastere de l'Ordre de saint Augustin. Les Grecs y ont quatre Eglises, & les Francs deux, à sçavoir les PP. Capucins Missionnaires François, & les Soccalans Missionnaires Italiens. Les premiers ont l'Eglise qui se nomme saint Jacques, & les autres celle de Santa-croce. Les Armeniens en ont aussi une qui est assez belle, & qui du temps des Francs estoit un monastere de religieuses nommé la *Cartusiane*. C'est ce que montrent les tombeaux qu'on voit encore dans la cour de l'Eglise, où il y a des figures gravées de religieuses, & particulièrement d'une Abbessse avec une crosse à la main, l'écriture qui est gravée autour de la pierre estant en caracteres François. L'assiete de la ville est à peu près au milieu de la campagne de l'Isle en un tres-bel endroit & bien temperé, dans un terroir tres-fertile, & où il y a abondance d'eaux. Elle est plus longue que large, & elle avoit anciennement neuf milles de tour, mais les Venitiens voulant la fortifier la reduisirent à trois. Les travaux estoient si beaux, & les proportions si bien observées en toutes choses, que les plus fameux ingenieurs l'estimoient la plus belle & la meilleure forteresse du monde, quand le Grand Seigneur Selim II. y envoya une armée sous la conduite de Mustapha son grand Visir.

*Famagouste* est une ville maritime du costé du levant, & la principale forteresse de cette Isle. Elle est bien entretenuë, & le chasteau qui est dedans est fait en forme de citadelle. Les Turcs ont converti en Mosquée les Eglises des Chrestiens, à qui il n'est pas permis de demeurer dans la ville. Ils ont seulement la liberté d'y venir le jour, & d'y avoir des boutiques qu'ils ferment le soir, apres quoy ils se retirent en leurs maisons qui sont dans les villages voisins. La ville est gouvernée par un Bey independant du Gouverneur de l'Isle, & qui est obligé d'entretenir une galere pour garder ses costes.

*Cerines* est une autre ville fort petite & sans défense, & dont la plus grande partie des murailles tombent en ruine. Il y a une forteresse à la marine qui est assez bien bastie, & où on tient une garnison. A trois lieuës de cette ville il y a un beau

monastere de religieux Grecs basti en quelque maniere à la Françoisse, & ils ont quelques cellules au bord de la mer où ils pêchent de bon poisson. Toute la campagne prochaine porte du coton, qui est le principal revenu du monastere. Il n'y a que cette forteresse de *Cerines* du costé du nord, parce que l'Isle est moins ouverte que du costé du levant ou du midi, où il y a outre Famagouste le fort des Salines, & ceux de Limisso & de Papho. Les habitans de l'Isle sont Grecs pour la pluspart, sur tout dans les villages. Ils sont tous vêtus à l'italienne tant hommes que femmes, & les hommes portent le chapeau comme les Francs, retenant leurs coûtumes autant qu'il leur est possible. Le commerce de Cypre est le coton en laine qui est le plus beau de tout le levant, & la soye qui n'est pas fort belle ny en abondance. L'Isle de sa nature est assez fertile, mais elle n'a pas assez d'habitans pour la cultiver. Les vivres, comme le pain, le vin, la viande, le fromage & le laitage, y sont à grand marché, & il s'y fait de l'huile d'olive autant qu'il en faut pour le pays. Mais pour ce qui est du vin, il y en a en assez grande abondance pour en fournir les pays voisins, & on le transporte en divers endroits, particulièrement aux lieux de negoce. Le meilleur croit au pied du mont Olympe du costé qui regarde le midi, & il est delicieux à boire. Les trois premiers mois apres la vandange il conserve une agreable douceur, qui apres se tourne en force & devient violent. La campagne qui est entre Nicosie & Famagouste, est celle d'où provient le plus de coton, & il y en a aussi en quantité aux environs de Paphos & de Limisso. Le principal lieu où se fait la soye s'appelle *Cytarea*, gros village qu'arrouse une petite riviere qui fort de la fontaine de Venus. Elle fait moudre quantité de moulins, qui sont les principaux revenus du Bacha de Cypre. Il se fait encore de la soye en d'autres villages entre Limisso & Papho; & sur le chemin on en trouve un qui s'appelle *Piscopi*, où il y a des aqueducs qui conduisent l'eau dans les chambres & magazins où on faisoit autrefois le sucre; mais à present cela va tout en ruine. Depuis que l'Isle fut prise sur les Venitiens, un Bacha qui y avoit esté envoyé pour Gouverneur fit brûler toutes les cannes de sucre qui estoient dans une grande campagne. En tirant à la marine proche de Limisso, on voit un des plus beaux jardins de Cy-

pre, que l'on appelle *Chiti*. Il est fort grand & accompagné d'une magnifique maison & d'une tres-belle orangerie. Ce fut l'ouvrage d'un riche Venitien qui se plaisoit en ce lieu-là, & qui y avoit acquis beaucoup de terres, où il vient encore des cotons. La pointe qui regarde l'orient d'hiver, où il y a une petite tour bastie pour la garde de l'Isle, tire son nom de ce lieu voisin, & s'appelle *Chiti*.

Il se prend en Cypre une grande quantité de petits oyseaux comme une maniere d'ortolans, sur tout du costé de la montagne appellée *Santa-croce*. Aux mois de Septembre & d'Octobre les paysans des villages circonvoisins font de petites huttes à la campagne, où ils sçavent qu'ordinairement ces oyseaux se viennent poser pour manger la graine d'une certaine herbe qui croit en l'Isle. Quand elle est seche ils l'entourent de gluaux, & prennent les oyseaux de cette maniere; mais c'est lorsque le Maestral regne & que l'air est froid; car avec le vent de midi ils n'en prennent point. Il y a des années qu'ils en prennent beaucoup, & d'autres fort peu, & cette sorte d'oyseaux est une friandise pour les Venitiens, qui ne font point de festins au carnaval sans en servir des bassins en pyramide. Ils ont soin d'en faire acheter tous les ans, & pour les transporter on les accommode de cette maniere. Apres leur avoir osté la plume, & les avoir fait bouïllir deux ou trois bouïllons, ils les mettent avec le sel & le vinaigre dans des barils. Quand on les veut manger on les met entre deux plats sur un rechaut, & ils sont si gras qu'ils font eux-mesmes la sauce. Il s'en transporte quelquefois hors de Cypre jusques à mille barils, & n'estoit ce negoce les pauvres Chrestiens de l'Isle verroient peu d'argent.

Sur la montagne appellée *Santa-croce* il y a une Eglise qui luy donne ce nom, & ceux du pays disent que sainte Helene revenant de Jerusalem laissa un morceau de la croix de nostre Seigneur aux Chrestiens de Cypre, qui firent bastir cette Eglise de la liberalité de cette mesme Princesse. Depuis ce temps-là ceux du village de *Leucara* l'ont enlevée de ce lieu-là, & portée dans leur Eglise où je l'ay veüe. Le morceau est grand comme la paume de la main, & enchassé dans une grande croix de leton à figures cizelées.

Le Royaume de Cypre a un Archevesque & trois Suffragans. L'Archevesque a son titre de Nicosie, d'où dépend Fa-

magouste, & le pays qui est entre Nicosie & Famagouste, qu'on appelle la *Morée*, avec le territoire de Nicosie & tous les villages des environs. Il a sa maison à une lieuë de Nicosie où il fait sa residence ordinaire, & où il a le meilleur de son revenu. Depuis quelques années il a embelli l'Eglise, ayant fait peindre & dorer le grand Autel dont la structure est fort belle. L'Archevesque tient de la sorte sous sa juridiction le milieu de l'Isle avec la partie qui regarde le levant; & les Evesques sont ceux de Papho au couchant de l'Isle, de Cerines au nord, & de Larneca vers le midi.

Je ne diray rien ici ny ailleurs de la religion des Grecs, parce que j'apprens que plusieurs en ont écrit, & que c'est une chose assez connue. Je remarqueray seulement qu'ils sont fort attachés à leurs coûtumes & à leurs anciennes ceremonies, que leur chant est musical, & qu'ordinairement ils ne disent que de grandes Messes qui sont fort longues. Ils se levent les Dimanches & les Festes entre une & deux heures apres minuit pour chanter matines. Pour cét effet un Clerc va de porte en porte qu'il frappe avec une cresselle pour éveiller le monde, en criant en leur langue, *Chrestiens allez à l'Eglise*. Les hommes & les vieilles femmes qui ont le plus de zele ne manquent pas d'y aller; mais pour les filles & les jeunes femmes elles ne sortent point la nuit à cause des Turcs, & elles n'assistent qu'à la priere du matin & à la Messe qui se dit en suite. Il y a sept ou huit villages dont la pluspart des habitans sont Maronites qui sont venus du mont Liban, & ils parlent entr'eux Arabe dans leurs maisons, & Grec avec les vrais Insulaires. Ils suivent la Religion Romaine, & ont leurs Eglises libres où ils officient en langue Chaldaïque.

L'air de Cypre n'est pas fort sain, & l'Isle est si sujete à estre tourmentée des sauterelles, qu'il y a des années qu'elles mangent tous les bleds en herbe, & gastent tous les jardins. Dans les chaleurs elles s'élevent en l'air, & l'obscurcissent, comme si c'estoit un gros nuage; mais quand le vent de nord vient à souffler il les porte en mer où elles perissent.

Il se trouve en Cypre trois sortes de terre en couleur, savoir de gris noir, de rouge, & de jaune, & les Venitiens en enlevent quantité pour les grisailles & les peintures grossieres. Il s'y trouve encore une mine d'alun de plume, qui est la pierre appelée

appelée *Damiantlius*. On croit qu'anciennement on avoit le secret de la reduire en une espece de coton qu'on filoit, & qu'on preparoit enforte qu'il s'en pouvoit faire une toile qui ne se consumoit point au feu, mais au contraire qui s'y blanchissoit parfaitement. Les Indiens ensevelissoient autrefois les corps morts de leurs Roys dans des suaires de cette sorte de toile, puis les jettant dans le feu ils trouvoient apres les cendres renfermées dans ce suaire qui n'estoit pas brûlé, & qu'ils mettoient ensuite dans le tombeau qui leur estoit préparé.

Quand le Bacha de Cypre veut aller voir la forteresse de Famagouste, il envoye avertir le Bey qui en est Gouverneur. Il est au pouvoir du Bey, s'il le juge à propos, de luy en refuser l'entrée, ce qui s'est fait quelquefois. Le Bacha *Ali-Giorgi* beau vieillard âgé de cent & deux ans, estant parti de Nicosie dans sa litiere avec deux cent cavaliers, comme il fut à une demie-lieuë de Famagouste, le Gouverneur de la place luy envoya son Lieutenant avec cent cavaliers pour luy faire compliment & le conduire à la forteresse. Mais ils prirent d'abord possession de la litiere du Bacha, dont les gens se retirerent en cedant la place aux autres, & il ne put retenir apres de luy que huit ou dix de ses principaux Officiers. Il fut ainsi conduit dans la place au bruit du canon, & regalé magnifiquement par le Gouverneur. Mais le Bacha n'y coucha point, & dès qu'il eut veu le lieu il se retira, conduit par les mesmes cavaliers jusqu'au lieu où ils l'avoient pris le matin. Les salves furent reiterées, & comme il estoit tard le bon vieillard fut coucher à un village de Grecs peu esloigné de la ville. Voila en peu de mots ce que j'ay pû remarquer de l'état present de l'Isle de Cypre. Poursuivons nostre route, & gagnons Alexandrete dont nous ne sommes pas loin.

Le troisieme Octobre sur les trois heures du matin nous fimes voile avec le vent Oueft-nord-ouest, & sur le midy nous découvrimes Famagouste; où on nous avoit assuré pendant nostre sejour en Cypre que nous ne pouvions avoir entrée à cause de la guerre d'entre les Turcs & les Venitiens. A ce que je pus juger de loin le port est de difficile accez, & pour ce qui est de la ville je n'en pus rien discerner.

Le quatrieme à la pointe du jour nous apperceûmes la coste de Syrie, le cap Canger, & le golfe d'Antioche. Sur le soir

nous arrivâmes à la plage d'Alexandrete. Aussi-tost nostre Vice-Consul depescha à Alep ses messagers ordinaires, & de deux pigeons qu'il envoya il n'y en eut qu'un qui pût passer, l'obscurité ayant fait retourner l'autre. Nous fûmes souper & coucher chez le Vice-Consul Anglois, & il n'y en avoit point alors de Hollandois dont le Vice-Consul François faisoit l'office.

Le cinquième nostre Vice-Consul nous traita, & conjointement avec le Vice-Consul Anglois nous fournit toutes les provisions nécessaires pour le voyage d'Alep, où nous arrivâmes le septième ayant fait diligence & rencontré de très-bons chevaux.

Nous demeurâmes à Alep depuis le septième Octobre jusqu'au trentième Decembre, & nous en serions partis plutôt sans la guerre qui estoit alors entre les Arabes & les Curdes qui habitent l'Assyrie. Ceux-cy le plus souvent passent le Tigre à la nage avec leurs chevaux de la maniere que j'ay dit au chapitre précédent, & viennent enlever les troupeaux des Arabes. Peu de temps auparavant ils avoient volé deux Caravanes, dans l'une desquelles qui estoit partie d'Alep il y avoit trois Portugais & un Franciscain qui alloient à Goa, & qui furent depouillés tous nuds.

Le vingt-huitième Decembre nous fîmes marché de nos chevaux de voiture jusques à Moussul ou Ninive, & le trente-unième à quatre heures du matin nous fûmes joindre la Caravane, qui ne marcha ce jour-là que quatre ou cinq heures. Nous fîmes à peu près les journées que j'ay marquées dans mon troisième voyage, & sans aucune fâcheuse aventure nous arrivâmes à Moussul le deuxième Fevrier. Nous y demeurâmes jusques au quinzième, parce que voulant baisser le Tigre il fallut attendre que les Kilets ou batteaux du pays fussent en état. Nous en avions besoin de quatre, parce que nous estions beaucoup de monde, & les gens du lieu n'en tiennent point de prests, se contentant de le faire quand ils voyent les hommes & les marchandises qu'ils doivent charger. Il en estoit parti le jour de devant nostre arrivée, mais ils venoient de Diarbequir & portoient des munitions de guerre pour Babylone.

Il faut que j'acheve de dépeindre ces *Kilets* dont j'ay par-

lé au passage du *Bohrus* à deux jours des ruines de Ninive. J'ay dit qu'ils font faits de perches comme des trains de bois floté; mais il faut remarquer que ces perches au lieu d'estre rondes sont quarrées, & que le Kilet entier est un quarré de trente-six pieds. Ils le font double de peur que les passagers & les marchandises ne se mouillent, & pour ce sujet ils élevent comme un autre Kilet de deux ou trois pieds de haut sur le premier. Mais pour laisser une place pour les rameurs y en ayant un à chaque coin du Kilet, celuy d'enhaut a deux pieds moins d'étendue à l'entour que celuy de dessous, & par ce moyen il se trouve comme une galerie, sous laquelle sont attachez plusieurs oudres selon la grandeur du Kilet & la charge qu'on met dessus. Il y en a quelquefois jusques à trois cens, & celuy où j'estois alors en avoit bien cent cinquante. Ces oudres sont des peaux de bouc qu'on a soin d'enfler soir & matin, & on prend garde s'il n'y en a point quelqu'un de crevé par des pierres aiguës ou des branches qui se peuvent rencontrer en descendant la riviere. Nostre Kilet portoit trente passagers & soixante quintaux de marchandise poids d'Alep, qui font trente-trois mille livres poids de Paris. Ce fut sur de semblables radeaux que nous descendîmes le Tigre jusqu'à Babylone.

---

## CHAPITRE VII.

*Suite de la route que l'Auteur a tenuë dans son quatrième voyage d'Asie, & particulièrement de sa descente sur le Tigre depuis Ninive jusqu'à Babylone.*

LE quinzième Fevrier nous sortîmes de Moussul, & ayant vogué six heures nous vinmes coucher auprès d'un bain chaud qui est à une portée de mousquet du Tigre. Il y avoit alors quantité de malades qui y estoient venus pour recouvrer leur santé. Toute la nuit nous fîmes le guet; mais comme on couche sur le bord de la riviere où l'on a fait exprés des plateformes; nous ne pûmes si bien prendre garde à nous que quelques Arabes ne vîssent la nuit comme entre deux eaux

dérober deux couvertures à un marchand, & l'habit d'un Turc de nostre Caravane qui estoit allé au bain. Dès qu'on se fut apperçû du vol chacun prit ses armes, & nous tirâmes deux ou trois coups de fusil. En mesme temps nous ouïmes en plusieurs endroits du village comme un bruit de troupes de canards qui entrent dans l'eau, & c'estoient les Arabes que la peur de nos armes faisoit fuir, & qui se jettoient à la nage pour se sauver, & plongeioient entre deux eaux.

Le seizième apres que nos rameurs eurent travaillé cinq heures nous abordâmes auprès d'une digue qui traverse le Tigre d'un bort à l'autre. Elle a deux cens pieds de large, & fait faire à la riviere en descendant une cascade d'environ vingt brasses. Elle est bastie de grosses pierres qui par la succession du temps se sont endurcies comme de la roche. Les Arabes disent que ce fut Alexandre le Grand qui l'a fit faire pour détourner la riviere, & d'autres veulent que ce fut Darius pour empescher que les Macedoniens ne pussent descendre par là. Nous sortimes tous du Kilet, & il falut faire oster les marchandises pour les faire porter à une lieuë de là sur des chevaux & des bœufs que les Arabes nous amenerent.

Le passage de cette digue est une chose digne d'admiration. Car on ne peut voir sans étonnement la chute de ce Kilet qui tombe tout d'un coup de la hauteur de près de six-vingt pieds, & qui passant parmi les ondes qui bouillonnent entre les rochers est soutenu des oudres, & demeure toujors sur l'eau. Les hommes qui le conduisent se lient à une perche courbée en demi-cercle, où ils ont aussi leur rame attachée de peur que les ondes ne les emportent. C'est de cette digue dont j'ay parlé au sujet du commerce d'Alep, & elle empesche absolument la navigation des barques sur le Tigre.

Nostre Kilet ayant abordé au lieu où nous l'attendions, nous rechargeâmes nos marchandises, & couchâmes au mesme endroit sur le bord de l'eau où il nous fallut faire bon guet. Quand les Arabes voyent qu'il n'y a que deux ou trois personnes sur le Kilet, s'ils reconnoissent que les marchands qui sont proche soient endormis, ils coupent les cordes du Kilet, & le laissant aller à vau-l'eau ils le suivent à la nage avec les oudres sous le ventre, & vont prendre ce qu'ils peuvent.

Le dix-septième apres trois heures de chemin nous trouvâmes la riviere appellée *Zab*, qui se jette dans le Tigre du costé de la Chaldée. A demi-lieuë au dessus de cette riviere il y a un beau chasteau de brique basti sur une petite colline, mais n'y ayant personne dedans il commence à se ruiner. Cette journée nous fûmes douze heures sur l'eau, & couchâmes en un endroit où il y a des bocages. Nous coupâmes du bois, & fimes grand feu toute la nuit à cause des lions qui se retirent d'ordinaire en ce lieu-là, & de temps en temps nous tirâmes nos arquebuzes.

Le dix-huitième nous vogâmes treize heures, & couchâmes au bord de l'eau du costé de l'Assyrie. Ce soir les Arabes nous apporterent des laitages & du beurre frais. Ils viennent à la nage de l'autre costé du Tigre un oudre attaché sous le ventre, & un autre sur la teste où ils mettent ce qu'ils apportent, de quoy ils ne veulent point d'argent, mais il leur faut donner du tabac, ou du biscuit, ou du poivre.

Le dix-neufième apres quatre heures de chemin nous trouvâmes la riviere nommée *Altum-sou*, c'est à dire riviere d'or. Elle vient des montagnes des Medes, & je l'ay costoyée environ trois jours en revenant de Tauris à Alep, & passant le Tigre à Mesia. L'eau de cette riviere est tres-excellente, & elle entre dans le Tigre du costé de l'Assyrie. Il ya aussi en cet endroit là le long du Tigre quantité de sources d'où il sort du bitume, & d'autres ruisseaux d'eau chaude qui sentent le soufre. Tout ce jour-là nous ne vîmes qu'Arabes & Curdes qui marchoient le long du fleuve, les Arabes du costé de la Mesopotamie, & les Curdes du costé de l'Assyrie. Ils estoient en guerre, & marchoient en bon ordre tant d'un costé que de l'autre. La jeunesse alloit devant avec l'arc & les fleches & quelques mousquets, & plusieurs portoient la demi-pique. On voyoit suivre les femmes & filles & les petits enfans avec leurs troupeaux de bœufs & de moutons & quantité de chameaux, & les vieillards marchoient les derniers. Tant les Arabes que les Curdes envoyoit trois ou quatre cavaliers faire la découverte sur des eminences: car aussi-tost qu'ils voyent l'occasion de se jeter sur leurs ennemis, ils passent promptement la riviere à la nage avec leurs chevaux de la maniere que j'ay dit auparavant. Comme nous ne voulions pas nous fier à ces

gens-là, nous vogâmes dix-neuf heures de suite pour les éviter.

Le vingtième nous fûmes onze heures sur le Tigre, & vîmes coucher proche d'une ville appelée *Tegrit* du costé de la Mesopotamie. Il y a un chasteau à moitié ruiné ayant encore quelques belles chambres de reste, & la riviere luy sert de fossé du costé du nord & du levant; mais il en a un fort profond & revêtu de pierre de taille du costé du couchant & du midi. Les Arabes disent que ç'a esté autrefois la plus forte place de la Mesopotamie, quoy qu'elle soit commandée par deux eminences qui en sont fort proche. Les Chrestiens avoient leur demeure à un quart de lieuë de la ville, & on y voit encore les ruines de l'Eglise & une partie du clocher qui témoignent que ç'a esté un grand edifice.

Le vingt-vnième apres trois heures de chemin nous trouvâmes un village du costé de l'Assyrie, qu'on appelle *Amet-el-tour* du nom de celuy qui y est enterré dans une Mosquée, & qu'ils tiennent pour un Saint. C'est un lieu de devotion parmi ces peuples, & il y vient beaucoup de monde en pelerinage. Ce jour-là nous fûmes douze heures sur le Tigre, & couchâmes au bord de l'eau.

Le vingt-deuxième ayant vogué deux heures nous trouvâmes un canal du costé de la Mesopotamie, qui a esté coupé du Tigre pour arrouser les terres, & il va jusques vis à vis de Bagdat où il rentre dans le Tigre. Nous mîmes alors pied à terre du costé de l'ancienne Chaldée, à cause de quelques Turcs qui estoient avec nous, & qui vouloient aller faire leur priere à une Mosquée qu'ils appellent *Samara*. Elle n'est qu'à un demi-lieuë de la riviere, & il y vient en devotion beaucoup de Mahométans, & sur tout des Indiens & des Tartares, parce, disent-ils, que quarante de leurs Prophetes y sont enterrés. Quand ils sceurent que nous estions Chrestiens, ils ne voulurent jamais permettre mesme pour de l'argent que nous y missions le pied. A cinq cens pas de cette Mosquée on voit une tour fort ingenieusement bastie. Elle a deux escaliers par dehors faits en limaçon, l'un desquels est plus enfoncé dans la tour que l'autre. Je l'aurois mieux considerée s'il m'eust esté permis d'en approcher de plus près. Je remarquay seulement qu'elle est de brique & qu'elle marque fort son antiquité. A demi-lieuë de là on voit aussi trois grands portaux qui sem-

blent avoir esté l'entrée de quelque palais. Il y a mesme de l'apparence qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande ville; car plus de trois lieues le long du fleuve on ne voit que des ruines. Nous fûmes ce jour-là douze heures sur l'eau, & couchâmes selon nostre coûtume au bord du Tigre.

Le vingt-troisième comme nous ne descendîmes à terre que pour aprester à manger, nous vogâmes vingt heures, & tout le jour nous vîmes tant d'un costé que de l'autre de la riviere de méchantes huttes faites de branches de palmier, où logent de pauvres gens qui tournent des rouës avec lesquelles ils tirent l'eau de la riviere pour arroser les terres voisines. Nous trouvâmes aussi ce jour là une riviere appelée *Odoine*, qui entre dans le Tigre du costé de l'ancienne Chaldée.

Le vingt-quatrième nous fîmes chemin vingt deux heures de suite sans sortir de dessus le Kilet. La raison est, que les marchands ayant osté du Kilet tout leur argent & la pluspart de leurs marchandises, ils les donnerent en garde aux paysans, qui les portent fidelement à Bagdat en y allant vendre leurs denrées. Les marchands en usent de la sorte pour ne pas payer les cinq pour cent de doüane en cette ville-là. Je leur confiai aussi quelque chose dont ils me rendirent bon conte aussi bien qu'aux autres, & pour leur peine ils se contentent de peu.

Le vingt-cinquième sur les quatre heures du matin nous arrivâmes à Bagdat, qu'on appelle aussi d'ordinaire Babylone. Ils ouvrirent les portes environ sur les six heures du matin, & les doüaniers s'y trouvent pour visiter les marchandises, & fouïller mesme les personnes. S'ils ne trouvent rien sur eux ils les laissent aller; mais s'ils ont quelque chose qui doit payer, ils les mènent à la doüane où on écrit ce qu'ils ont, apres quoy on les laisse aller en liberté. Toute là marchandise qui est sur les Kilets y est aussi portée, & les marchands la vont reprendre deux ou trois jours apres en payant la doüane, ce qui se fait avec grand ordre & sans bruit.

J'avois déjà esté une fois à Bagdat en 1632. & alors je n'y demeuray que cinq jours; mais dans le voyage dont je fais à present la relation je m'y arrestay vingt-jours entiers, & je les employay à voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, où je logeay chez les PP. Capucins.

Quoy que Bagdat porte aussi vulgairement le nom de Ba-

bylone, elle est pourtant bien éloignée de cette ancienne Babilone dont je parleray quand il sera temps. Voicy quel est l'estat present de Bagdat, qui est l'ancien sujet des guerres que les Turcs ont eues avec les Persans.

*Bagdat* est une ville assise sur le rivage du Tigre du costé de la Perse, & separée de la Mesopotamie par ce mesme fleuve. Elle est a 33. degrez 15. m. d'élevation polaire. Les Chroniques des Arabes disent qu'elle fut bastie par un de leurs Califes nommé *Almansour* en l'an de l'Hegyre de Mahomet 145. & du Christianisme 762. ou environ. Ils la nomment *Dar-al-sani*, c'est à dire *lieu* ou *maison de paix*. Quelques-uns disent qu'elle a tiré son nom d'un Hermitage qui estoit dans un pré où à present elle est bastie, & qui fut donné à un certain Hermite qui y faisoit sa demeure, d'où elle fut appellé *Bagdat*, ce qui en Persien signifie *Jardin donné*. Il y a environ quarante ou cinquante ans qu'en creusant les fondemens d'un Carvanfèra, on trouva dans une petite cave un corps entier vêtu à la façon d'un Evesque avec un encensoir & de l'encens aupres de luy. Il paroissoit encore en ce lieu là quelques chambres de religieux, par où l'on peut croire ce que plusieurs Historiens Arabes rapportent, qu'au mesme lieu où Bagdat est basti il y avoit anciennemēt un grand monastere accompagné de quantité de maisons où habitoient des Chrestiens. La ville a environ quinze cens pas de long & sept ou huit cens de large, ne pouvant avoir que trois milles au plus de circuit. Ses murailles sont toutes de brique & terrassées en quelques endroits, avec de grosses tours en forme de bastions. Sur toutes ces tours il y a environ soixante pieces de canon, dont la plus grosse ne porte que cinq ou six liv. de balle. Les fossiez sont larges & profonds de cinq ou six toises. Il n'y a que quatre portes, trois du costé de terre, & une sur la riviere, qu'on passe sur un pont de trente-trois batteaux éloignez l'un de l'autre de la largeur d'un bateau. Le chasteau est dans la ville près d'une des portes appellée *El-Maazan* du costé du nord. Il est en partie sur la riviere, & n'est ceint que d'une simple muraille terrassée en peu d'endroits & garnie de petites tours, sur lesquelles il y a environ cent cinquante petites pieces de canon qui sont sans affust. Le fossé est étroit & profond seulement de deux à trois toises, & il n'y a point de pont-levis à la porte. La garnison est de trois cens Janissaires qui  
sont

font commandez par un Aga. La ville est gouvernée par un Bacha qui est ordinairement Visir. Sa maison est le long de la riviere & a assez d'apparence, & il a toujours prests six ou sept cens hommes de cheval. Il y a aussi un Aga qui commande trois ou quatre cens Spahis. Ils ont encore une autre sorte de cavalerie qui s'appelle *Ginguliler*, c'est à dire gens de courage commandez par deux Aga, & ils sont d'ordinaire trois mille tant à la ville qu'aux villages circonvoisins. Les clefs des portes de la ville & du pont sont entre les mains d'un autre Aga, qui a sous luy deux cens Janissaires. Il y a enfin six cens hommes de pied qui ont leur Aga particulier, & environ soixante canoniers, qui estoient alors commandez par un habile homme appellé *Signor Michaël*, qui passoit pour Franc quoy qu'il fût né en Candie. Il se donna au Grand Seigneur Sultan Amurat quand il alla assieger Bagdat en 1638. Il eut le bon-heur de l'emporter en peu de temps; mais ce ne fut pas tant par la brèche faite par la baterie que le Signor Michaël avoit dressée, que par la revolte qui arriva en mesme temps dans la ville, dont voicy l'histoire en peu de mots.

Le Kan qui au commencement soustenoit le siege, estoit originaire d'Armenie, & se nommoit *Sefi-couli-Kan*. Il y avoit long-temps qu'il commandoit dans la ville, & l'avoit mesme déjà défenduë deux fois contre l'armée du Turc qui ne l'avoit pû prendre. Mais le Roy de Perse ayant envoyé un de ses Favoris pour commander en sa place, & estant entré dans la ville un peu devant que le canon eût fait brèche, le vieux Kan qui se vit depossédé par les patentes du nouveau venu, aima mieux mourir que de survivre à l'affront qu'on luy vouloit faire. Il fit venir en presence de ses Officiers & de sa milice sa femme & son fils, & prenant trois coupes pleines de poison, dit à sa femme que si elle l'avoit jamais aimé elle luy en donnât des marques en mourant genereusement avec luy. Il fit la mesme exhortation à son fils, & en mesme temps ils avalerent chacun une coupe de poison, ce qui fut suivi d'une prompte mort. Les soldats qui aimoient ce Gouverneur ayant vû un si funeste spectacle, & sçachant que le Grand Seigneur se preparoit à un assaut general par la brèche qui estoit fort avancée, ne voulurent point obeïr à leur nouveau Kan, & se porterent aussi-tost à la revolte. Ils traiterent avec le Turc à condition

qu'ils fortiroient armes & bagage ; mais on ne leur tint pas parole. Car dès que les Turcs furent dans la ville, les Bachas remontrèrent au Grand Seigneur que pour affoiblir le Roy de Perse son ennemi, il falloit mettre au fil de l'épée tous les soldats qui estoient dans la ville, sur lesquels en effet on fit main basse, & il y en eut bien vingt-deux mille de tuez. Les Turcs s'estoient emparez du logis des Capucins ; mais le Seigneur Michaël Chef des canoniers le leur fit restituer. Les Capucins par reconnoissance en écrivirent en France au Pere Ioseph, qui pria le Cardinal de Richelieu d'obtenir du Roy des lettres de noblesse pour ce Signor Michaël, lequel a encore depuis empêché plusieurs fois que ces Religieux n'ayent esté chassés de la ville.

Je viens au gouvernement civil de Bagdat. Il n'y a qu'un Cadi ou Président qui fait tout & mesme la charge de Moufti, avec un *Chiekelasan* ou *Tefterdar* pour recevoir les revenus du Grand Seigneur. On y voit cinq Mosquées, deux desquelles sont assez belles & ornées de grands dômes couverts de tuiles vernissées de différentes couleurs. Il y a dix Caravanseras assez mal bastis, à la reserve de deux qui paroissent assez commodes. En general la ville est tres-mal bastie, & on n'y voit rien de beau que les Bazars qui sont tous voûtez, parce que sans cela les marchands n'y pourroient pas durer à cause de la chaleur. Il faut mesme les arrouser deux ou trois fois le jour, & quantité de pauvres gens sont payez pour ce service qu'ils font au public. La ville est fort marchande, mais non pas tant que lors qu'elle estoit au Roy de Perse ; car quand le Turc la prit la pluspart des riches marchands furent tuez. On y vient pourtant de tous costez, soit pour le negoce, soit pour la devotion, & tous ceux qui suivent la secte d'Ali croient qu'il a demeuré à Bagdat. D'ailleurs quand ils veulent aller à la Mecque par terre, ils sont obligez de passer par là, & chaque pelerin paye au Bacha quatre piaftres. Il faut remarquer que dans Bagdat il se trouve deux sortes de Mahometans ; les uns que l'on nomme *Rafedis*, c'est à dire heretiques ; les autres qu'on appelle observateurs de la Loy, qui sont tous égaux en leur maniere d'agir à ceux de Constantinople. Les *Rafedis* ne veulent manger ny boire en aucune sorte avec les Chrétiens, ny mesme avec les autres Mahometans qu'avec grande

difficulté. S'il leur arrive de boire dans un mesme vase qu'eux, ou de les toucher, ils se vont aussi-tost laver se croyant immondes. Les autres ne sont pas si scrupuleux, & ils conversonent, mangent & boivent indifferemment avec tout le monde. En 1639. apres que le Grand Seigneur eut pris Bagdat, un porteur d'eau qui estoit du nombre de ces Rafedis refusa de donner à boire à un Juif qui luy en demandoit dans le marché, & luy dit mesme quelques injures. Le Juif alla s'en plaindre au Cady, qui envoya incontinent querir le porteur d'eau avec sa tasse & son oudre. Quand il fut en sa presence il demanda sa tasse, & l'ayant prise il y fit boire le Juif, & luy-mesme y but aussi; apres quoy il fit donner des coups de baston au Rafedi, en luy remontrant pendant qu'il le faisoit chastier que nous sommes tous creatures de Dieu, tant Mahometans que Chrestiens & Juifs. Cela les empesche maintenant de faire si fort paroître leur superstition, quoy qu'ils soient en grand nombre & qu'ils fassent la plus grande partie des habitans de la ville. Je ne diray rien des opinions de leur secte, parce qu'il y a peu de difference de celles des autres Mahometans, & que plusieurs en ont amplement écrit. Je rapporteray seulement ce que j'ay remarqué de particulier dans leurs funerailles.

Quand le mary est mort, la femme se décoiffe laissant ses cheveux épars, & se va noircir le visage au cul d'un chaudron, apres quoy elle fait des sauts & des gambades plus capables de faire rire les gens que de les faire pleurer. Tous les parens & amis & le voisinage entier s'assemblent dans la maison du defunt, & se retirent à part en attendant qu'on fasse les funerailles. Mais les femmes à l'envi les unes des autres font mille fingeries, se frappent les jouës, crient comme des Bacchantes, & puis tout d'un coup se mettent à dancier au son de deux tâbours qui sont à peu près comme des tambours de Basque, & que des femmes battent pendant un quart d'heure. Cependant il y en a une d'entr'elles accoûtumée à ce badinage qui entonne des airs lugubres, & les autres femmes luy répondēt en redoublant leurs cris, de sorte qu'on les entend de bien loin. Il seroit alors inutile d'entreprendre de consoler les enfans du defunt: car ils paroissent tellement hors d'eux-mesmes qu'ils ne peuvent rien entendre, & ils sont obligez d'agir de la sorte à moins qu'ils ne veuillent encourir le blâme de n'avoir point eu d'amitié pour

leur pere. Quand on porte le corps en terre, quantité de pauvres s'y trouvent avec des bannieres & des croissans qu'ils portent au bout de grands bastons comme des piques, & ils chantent en marchant quelques airs funebres. Les femmes n'assistent point à l'enterrement: car elles ne peuvent sortir de la maison que le Jeudy qu'elles vont au sepuchres prier pour les trespassez. Et comme par la loy le mary est obligé de coucher avec sa legitime épouse, particulièrement la nuit du Jeudy au Vendredy, les femmes aussi vont le Vendredy matin aux bains pour se laver, se jettant quantité d'eaux de senteur sur le corps & sur la teste. Elles peuvent encore sortir quelquefois quand le mary leur donne permission d'aller voir leurs parens; mais allant par la ville elles se couvrent depuis les pieds jusques à la teste d'un linceul qui a deux trous à l'endroit des yeux pour voir à se conduire, & on ne peut reconnoître une femme en cet équipage, non pas mesme le mary s'il la rencontroit par les ruës. Il faut remarquer en passant que dans la Perse les femmes demeureroient plutôt toute leur vie à la maison, à moins que d'estre bien pauvres, que de sortir sans estre à cheval. Et il y a une marque par laquelle on peut aisement discerner une honneste femme d'avec une courtisane; c'est que la courtisane met toujours le pied dans l'étrier, & l'honneste femme ne le met jamais que dans les courroyes auxquelles l'étrier est attaché. Les femmes de Bagdat sont à leur mode fort superbement vêtues; mais il y auroit parmi nous quelque chose de bien ridicule. Car elles ne se contentent pas de porter des joyaux aux bras & aux oreilles, elles portent encore un collier autour du visage, & se font percer les narines où elles attachent des anneaux. Les femmes Arabes se contentent de se faire percer l'entre-deux des narines, où elles passent un anneau d'or de la grosseur d'un tuyau de plume, lequel est creux pour épargner l'or & pour la legereté; car il y en a qui en ont de si grands que l'on y passeroit presque le poing au travers. De plus pour une plus grande beauté elles se noircissent le tour de l'œil avec un certain noir, & tant les hommes que les femmes dans le desert s'en mettent mesme dans les yeux, pour se conserver, disent-ils, la vuë contre l'ardeur du Soleil.

Il me reste à parler des Chrestiens qui sont dans la ville de

Bagdat. Il y en a de trois sortes, des Nestoriens qui ont leur Eglise, des Armeniens & des Iacobites qui n'en ont point, & qui viennent chez les peres Capucins qui leur administrent les sacremens. Les Chrétiens vont souvent en devotion à un petit quart de lieuë de la ville, où il y a une chapelle dediée à un saint qu'ils nomment *Keder Elias*, & pour en avoir l'entrée ils payent quelque peu de chose aux Turcs qui en tiennent les clefs. A deux journées de la ville il y a une Eglise ruinée avec un méchant village, & ils tiennent que saint Simon & saint Jude ont esté martyrisés & enterrez en ce lieu-là. Si un Chrétien meurt, tous les autres viennent à son enterrement, & au retour le soubé est prest à la maison du defunt où tous ceux qui s'y trouvent sont bien receus. Le lendemain ils retournent prier sur la fosse du defunt, & de-rechef le troisiéme jour auquel on prepare le dîné à tous venans. Il s'y trouve quelquefois jusques à cent ou cent cinquante personnes. Ils reiterent les mesmes ceremonies le septième, le quinziéme, le trentième & le quarantiéme, ayant une grande devotion pour les trespassez pour lesquels ils prient tres-souvent. Cette coûtume de festiner est tres-désavantageuse aux pauvres, parce que voulant imiter les riches & ne pouvant fournir à tant de dépense, ils s'engagent tellement que quand il leur faut payer leurs detes ou leur carage ils sont contraints de vendre leurs enfans aux Turcs pour s'acquiter.

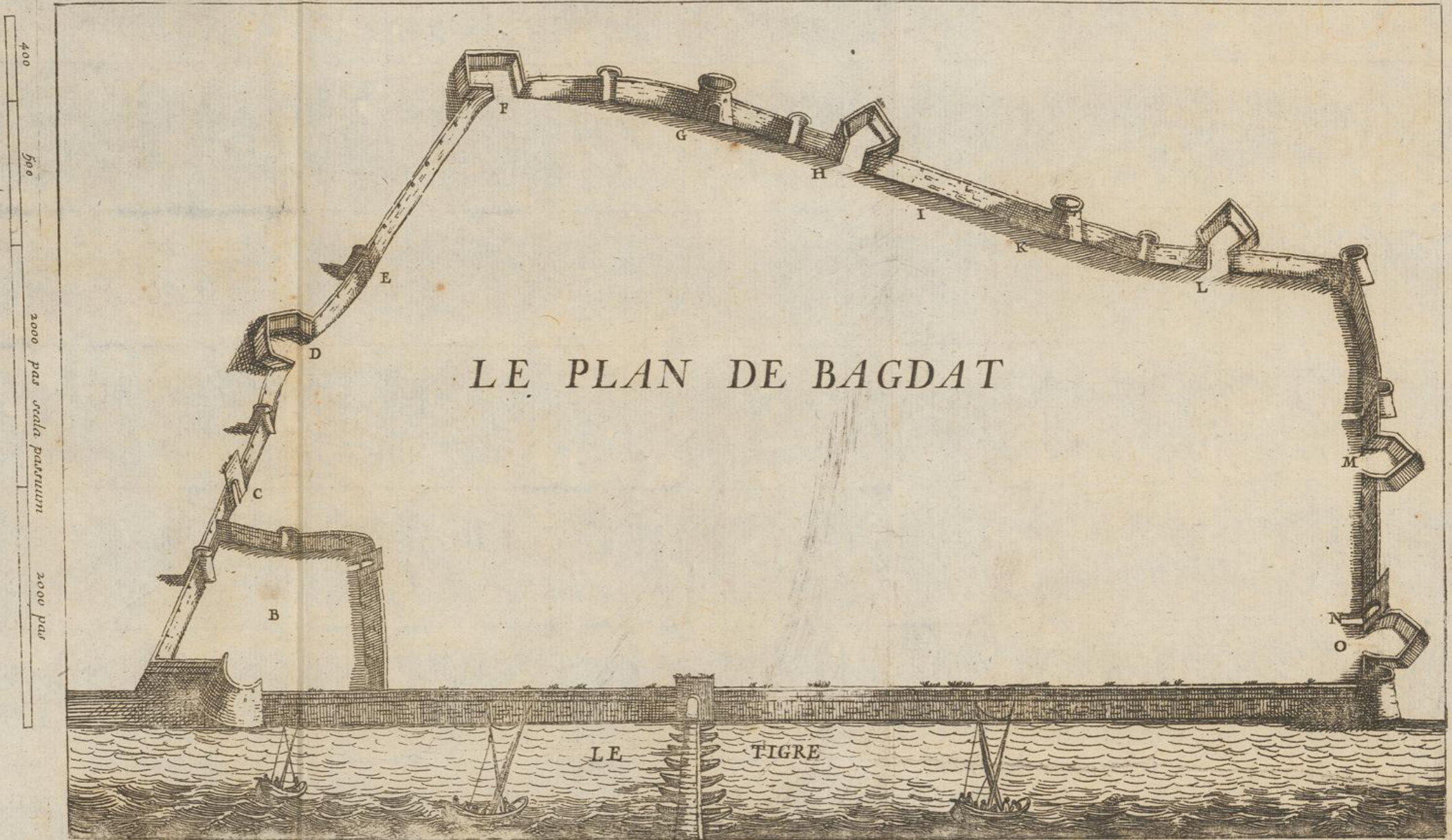
Il y a aussi des Juifs dans Bagdat, & tous les ans il en arrive quantité qui viennent en devotion au sepulchre du Prophete Ezechiel qui est à une journée & demie de la ville. Enfin depuis la prise de Bagdat par Sultan Amurat, le nombre des habitans ne peut guere monter qu'à quinze mille ames, ce qui montre assez que la ville n'est pas peuplée selon sa grandeur.

Il faut ajoûter ici ce que j'ay pû remarquer de ce que le vulgaire croit des restes de la Tour de Babylone, de laquelle on donne aussi d'ordinaire le nom à Bagdat, quoy que cette ville en soit éloignée de plus de trois grandes lieuës. On voit donc à une journée & demie de la pointe de la Mesopotamie, & dans une distance presque égale du Tigre & de l'Euphrate, environ à dix mille d'Italie de part & d'autre, une

grosse motte de terre qu'on appelle encore aujourd'huy *Nemrod*. Elle est au milieu d'une grande campagne, & on la découvre de bien loin. Le vulgaire, comme j'ay dit, croit que ce sont les restes de la tour de Babylone: mais il y a plus d'apparence à ce qu'en disent les Arabes qui l'appellent *Agarconf*, & qui tiennent que cette tour fut bâtie par un Prince Arabe qui y tenoit un fanal pour assembler ses sujets en temps de guerre. Voici la description de cette tour dans l'état où je l'ay vuë. Cette masse avoit environ trois cens pas de circuit, mais il n'est pas si aisé de juger de son ancienne hauteur, estant tombée en ruine, & ce qui reste sur pied ne pouvant avoir au plus que dix-huit ou vingt toises de haut. Elle est bastie de briques qui ne sont pas cuites au four, mais séchées au soleil, & chaque brique a dix pouces de Roy en quarré & trois d'épaisseur. La fabrique estoit de cette maniere. Sur un lit de cannes ou roseaux concassez & meslez avec de la paille de bled de l'épaisseur d'un pouce & demi, il y a sept ordres ou rang de ces briques les unes sur les autres, y ayant entre chacune un peu de paille. Apres il y a un autre lit ou couche de mesmes roseaux sur lequel on met six rangs de brique, puis une troisiéme suivie de cinq autres rangs de brique, & cela continuë ainsi en diminuant jusques au haut. Il est malaisé de juger de la forme du bastiment, les pieces en estant tombées de tous costez. Il semble pourtant qu'elle ait esté plütoست quarree que ronde, & au plus haut de ce qui reste il paroist encore une fenestre & un petit trou de demi-pied en quarré, qui servoit apparemment à faire écouler les eaux, si ce n'est que ce fust un trou qui servoit à quelque échafaudage. Voila tout ce que je puis dire de ce reste d'édifice appellé vulgairement Tour de Babylone, & qui ne merite pas qu'on prenne la peine de l'aller voir. Car enfin il n'y a nulle apparence que ce soient les restes de l'ancienne Tour de Babylone, selon la description que Moysé nous en fait dans l'histoire de la Genese.







LE PLAN DE BAGDAT

Fauxbourg dans la Mesopotamie



*Voicy le plan de la ville de Bagdat, dont le tour tant par terre  
que par eau se fait en deux heures.*

Le plan la ville.

- B. La Fortereffe.
- C. Porte appellée Maazan-capi.
- D. Le boulevard neuf.
- E. L'endroit où le Grand Seigneur Amurat dressa sa première batterie lors qu'il assiegea Bagdat en 1638.
- F. Vieux boulevard.
- G. Porte murée.
- H. Vieux boulevard.
- I. L'endroit où le mesme Amurat dressa sa seconde batterie qui fit la breche quand il prit la ville.
- K. Porte murée.
- L. Vieux boulevard.
- M. Vieux boulevard.
- N. Cara-capi où la porte noire.
- O. Vieux boulevard.
- P. Sou-capi ou la porte de l'eau

## CHAPITRE VIII.

*Suite de la mesme route depuis Bagdat jusqu'à Balsara, où il est parlé de la Religion des Chrestiens de saint Jean.*

**L**E quinzième de Mars nous primes une barque pour descendre sur le Tigre de Bagdat à Balsara. Ce fleuve au dessous de Bagdat fait deux bras, dont l'un court le long de l'ancienne Chaldée, & l'autre vers la pointe de la Mesopotamie, ces deux bras faisant une grande Isle traversée de plusieurs petits canaux.

Quand nous fûmes arrivez à l'endroit de la separation du Tigre, nous vimes comme l'enceinte d'une ville qui pouvoit avoir eu autrefois une grande lieuë de circuit. Il y a des restes de murailles qui sont si larges qu'il y pourroit passer six carrosses de front. Elles sont de brique cuite au feu, & chaque brique est de dix pieds en quarré & de trois d'épais. Les Chroniques du pays disent que ce sont les ruines de l'ancienne Babylone.

Nous suivimes le bras du Tigre qui va du costé de la Chaldée, de peur de tomber entre les mains des Arabes qui avoient alors la guerre avec le Bacha de Bagdat, pour ne vouloir pas payer à l'ordinaire le tribut au Grand Seigneur. Nous demeurâmes dix jours en chemin pour venir de Bagdat à Balsara, & couchâmes toujours dans la barque y faisant nostre cuisine. Quand nous trouvions des villages nous envoyions nos gens pour acheter des vivres que l'on nous donnoit à bon marché. Voici les noms des villages que nous trouvâmes le long de ce bras du Tigre. *Amarat* où il y a un fort de brique cuite au soleil. *Satarat* avec un fort tout semblable. *Mansoury* gros bourg; *Magar*, *Gazer* & *Gorno*. C'est en ce dernier lieu où l'Euphrate & le Tigre se meslent ensemble, & l'on y void trois châteaux; l'un sur la pointe où les deux rivieres se viennent joindre, qui est le plus fort des trois, & où le fils du Prince de Balsara commandoit alors; le second est du côté de la Chaldée

Chaldée, & le troisieme du costé de l'Arabie. Quoy que la Doïane se paye là fort exactement, neanmoins on ne fouille pas les personnes. Les marées montent jusqu'à cet endroit, & n'y ayant plus que quinze lieuës jusqu'à Balsara nous les fimes en sept heures, parce que nous avions vent & marée. Tout le pays qui s'étend entre Bagdat & Balsara est entrecoupé de digues comme en Hollande, & il y a environ cent soixante lieuës d'une ville à l'autre. C'est un des meilleurs pays que le Grand Seigneur possède, & il n'y a presque par tout que de grandes prairies & d'excellens pasturages, où l'on nourrit quantité de bestail particulièrement des cavales & des buffes. Les femelles des buffes portent jusqu'à douze mois, & sont si abondantes en lait qu'il y en a qui en rendent par jour jusques à vingt-deux pintes. Il s'y fait une si grande quantité de beurre, que dans quelques-uns des villages que nous trouvions sur le Tigre nous vimes jusqu'à vingt & vingt-cinq barques chargées de beurre, qu'on va vendre le long du golfe Persique tant du costé de la Perse que de l'Arabie.

A moitié chemin de Bagdat & de Balsara nous apperçumes plusieurs pavillons tendus dans des prez le long du fleuve, & estant descendus pour voir ce que c'estoit, nous reconnumes que c'estoient les tentes d'un *Testerdar* qui venoit de Constantinople pour prendre les droits du Grand Seigneur dans ce pays-là. Je le fus voir, & luy fis present de trois aunes de drap d'Angleterre & d'un pistolet de poche. Il m'envoya civilement de son costé deux moutons, douze poules, du beurre & du ris, & fut bien aise que je m'arrêtasse quelques momens auprès de luy. Dans l'entretien que nous eumes ensemble il me dit que les buffes tant males que femelles depuis *Bagdat* jusques proche de *Gorno*, chaque teste luy devoit une piastre & un quart par an, & que cela valoit tous les ans au Grand Seigneur plus de cent quatre-vingt mille piastres. De plus que chaque cavale payoit deux piastres, & chaque mouton dix sols de nostre monnoye, & que si les payfans ne le trompoient point il emporteroit cinquante mille piastres & au delà plus qu'il ne faisoit.

Après que nous eumes quitté le *Testerdar*, le Patron de nostre barque voyant que le temps estoit fort beau sur le soir, & qu'il n'y avoit point de danger sur la riviere fit vo-

guer toute la nuit, & le matin du vingt-cinquième de Mars nous arrivâmes à Gorno. C'est une bonne forteresse qui est à la pointe où se viennent rejoindre les deux rivières, & de costé & d'autre il y a un autre petit fort, de sorte que le passage est assez bien deffendu. Nous trouvâmes au fort de la pointe où il y a quantité de pieces de canon, le fils du Prince de Balsara qui estoit Gouverneur de ce pays-là, & c'est au mesme fort où est le bureau de la Doüane. Bien que l'on y visité les barques avec une grande exactitude, nous fumes traitez avec assez de civilité, & on ne fouilla point nos personnes. Comme entre les deux planches qui font l'épaisseur de la barque, & qui sont dans quelque distance l'une de l'autre, on pourroit cacher quelque piece d'étoffe, parce que cet entre-deux est couvert par dessus de fagots de cannes ou roseaux qui empeschent que la vague n'entre dans la barque, les Doüaniers ont de grands foirets avec lesquels ils la percent par les costez de dedans en dehors pour voir si on ne leur cache rien. Ils couchent les marchandises sur leur registre, mais on ne paye qu'à Balsara, où l'on examine si tout se rapporte à ce qui a esté déclaré au bureau de la Doüane de Gorno.

Le mesme jour en entrant dans le canal que l'on a fait venir de l'Euphrate dans Balsara, nous trouvâmes le Chef des Hollandois qui est là pour leur negoce, & qui nous fit beaucoup de civilité. Il se promenoit sur la riviere dans une petite barque couverte d'écarlate, & nous allâmes ensemble à Balsara, où pendant le sejour que nous y fimes il ne voulut pas que nous prissions d'autre logis que le sien,

Ayant fait deux voyages à Balsara, le premier en 1639. où j'y demeuray trente-deux jours, & celui-cy où j'y en passay quatorze, je pourray dire quelque chose de certain de l'état de cette ville.

*Balsara* est du costé de l'Arabie deserte, à deux lieües des ruines d'une ville qui s'appelloit autrefois *Teredon*, & qui estoit dans le desert, où on voit encore un canal de brique qui y apportoit l'eau de l'Euphrate. Ces ruines témoignent que c'estoit une grande ville, & les Arabes y vont enlever des briques pour les vendre à Balsara où l'on en fait les fondemens des maisons. La ville de Balsara est à une demi-lieüe de l'Eu-

phrate, que les Arabes appellent en leur langue *Scetel-areb*, c'est à dire riviere d'Arabie. Les habitans de Balsara en tirent l'eau par un canal de demi-lieüe de long, & qui porte des vaisseaux de cent cinquante tonneaux; au bout du quel il y a une forteresse qui empesche que l'on n'entre par force dans le canal. La mer en est éloignée de quinze lieües, mais le flux monte quinze autres lieües au dessus jusques au delà de la forteresse de Gorno. Tout le pays est si bas que sans une digue qui regne le long de la mer, il seroit souvent en danger d'estre submergé. Elle a plus d'une lieüe de long, & est bastie de bonne pierre de taille. Les quartiers sont si bien joints que les ondes ne la peuvent rompre, bien que la mer y soit rude comme estant le bout du golfe Persique.

Il y a environ cent ans que Balsara appartenoit aux Arabes du desert, & qu'elle n'avoit point de commerce avec les nations de l'Europe. Ces peuples se contentoient de manger leurs dates, en ayant une si grande quantité qu'ils ne vivent que de cela. Il en est de même tout le long du golfe de costé & d'autre, & depuis Balsara jusqu'au fleuve Indus l'espace de six cens lieües, comme du costé de l'Arabie jusques à Mascaté, le petit peuple ne sçait ce que c'est que de manger du pain ny du ris, & ne vit que de dates & de poisson salé & séché au vent. Les vaches ne mangent point de verdure, & bien qu'on les laisse aller aux champs, elles n'y trouvent que tres-peu de chose qui leur soit propre parmi des brossailles; mais tous les matins avant que d'aller aux champs, & tous les soirs quand elles reviennent, on leur tient prest pour leur nourriture des testes de poisson & des noyaux de dates qu'on fait cuire ensemble.

Les Turcs ayant eu guerre avec les Arabes prirent Balsara; mais parce que les Arabes estoient tous les jours autour de la ville, & pilloient tout ce qu'ils pouvoient attraper, ils firent un traité avec eux, & furent d'accord que jusqu'à une lieüe proche de la ville les Arabes possederoient le desert, & les Turcs demeureroient maistres de la ville, où ils mirent un Bacha pour Gouverneur. Mais le traité ne dura pas fort longtemps: car il y a au milieu de la ville une forteresse appelée *Auchel Bacha*, c'est à dire *Cour du Bacha*, que les Turcs avoient bastie, & la garnison estant de soldats Turcs, les ha-

bitans qui estoient Arabes ne pouvoient souffrir cette domination, ce qui les faisoit quelquefois venir aux mains avec les Turcs. Les Arabes du desert venoient au secours des habitans, & assiegeoient le Bacha dans la forteresse. Enfin parce qu'il ne se pouvoit faire aucun accord qui fût ferme, il y eut un Bacha nommé *Aind*, qui apres plusieurs disputes & revolttes qu'il luy falut essuyer, voulut se delivrer de tant de peine, & vendit son Gouvernement pour quarante mille piaftres à un riche Seigneur du pays, qui leva aussi tost grand nombre de soldats pour tenir le peuple en bride. Il se fit nommer *Efrasias Bacha*, & estoit ayeul de *Hussen Bacha* qui gouvernoit dans Balsara lors que j'y passay. Cet Efrasias secoüa d'abord le joug des Turcs, & prit la qualité de Prince de Balsara. Le Bacha qui vendit son gouvernement ne fut pas plütoft arrivé à Constantinople, qu'il fut étranglé; mais celuy qui l'acheta ne voulut plus, comme j'ay dit, reconnoître le Grand Seigneur, & se rendit souverain du pays. Mais depuis que Sultan Amurat a pris Bagdat, pour s'entretenir avec la Porte le Prince de Balsara luy envoie de temps en temps quelques presens, qui consistent le plus souvent en chevaux, parce qu'ils sont tres-beaux en ce pays-là. Le Grand Cha-Abas Roy de Perse ayant pris Ormus, envoya une puissante armée sous la conduite d'Iman-couli-Kan Gouverneur de Schiras pour prendre Baifara; mais le Prince qui y commandoit se voyant foible pour resister aux Persans, s'avisa de faire accord avec les Arabes du desert, afin qu'ils allassent rompre la digue en quelques endroits par laquelle la mer est arrestée. La chose ayant esté faite, la mer entra dans le pays avec une telle impetuosité qu'elle monta quinze lieuës jusqu'à Balsara, & plus de quatre au de-là; ce qui obligea l'armée de Perse qui se vit environnée d'eau, & qui apprit en mesme temps la nouvelle de la mort de Cha-Abas, de lever promptement le siege, laissant son canon devant la ville où je l'ay vü dans les voyages que j'y ay faits. Cette inondation a esté cause que plusieurs jardins & terres ne rapportent rien ou fort peu jusqu'à present, à cause de la salure de la mer qui y est restée.

Le Prince de Balsara a fait amitié avec plusieurs nations étrangères, & de quelque part qu'on y vienne on y est bien venu. La liberté y est si grande & l'ordre si bon, qu'on peut

aller la nuit dans la ville avec toute seureté. Les Hollandois y viennent tous les ans & y apportent des épiceries. Les Anglois y apportent aussi du poivre & quelque peu de clous de girofle ; mais pour le negoce des Portugais il a tout à fait cessé, & les PP. Augustins qui estoient de leur nation s'en sont aussi retirez. Les Indiens apportent aussi à Balsara des toiles, de l'Indigo & autres sortes de marchandises. Enfin il se trouve souvent en mesme temps dans cette ville des marchands de Constantinople, de Smyrne, d'Alep, de Damas, du Caire & d'autres lieux de Turquie, pour acheter ces marchandises qui viennent des Indes, & dont ils chargent de jeunes chameaux qu'ils achètent sur le lieu. Car c'est là où les Arabes les amènent pour les vendre, & où s'en fait le plus grand negoce. Ceux qui viennent à Balsara de Diarbequir, de Moufful, de Bagdat, de la Mesopotamie & de l'Assyrie, font remonter leurs marchandises sur le Tigre, mais avec beaucoup de peine & de dépense. Car n'ayant pour tirer les barques que des hommes qui ne peuvent faire au plus que deux lieuës & demie par jour, & qui ne peuvent marcher lors que le vent est contraire, ils ne peuvent se rendre de Balsara à Bagdat en moins de soixante jours, & il y en a eu qui ont demeuré plus de trois mois en chemin.

La Douïane de Balsara est de cinq pour cent, & on a toujours quelque courtoisie du Dotianier ou du Prince mesme, de sorte que l'on ne paye effectivement que quatre pour cent. Ce Prince de Balsara fait si bien son conte, qu'il peut mettre tous les ans en reserve trois millions de livres. Il tire ses principaux revenus de quatre choses, de la monnoye, des chevaux, des chameaux, & des palmiers, mais c'est ce dernier article qui fait sa principale richesse. Tout le pays depuis la jonction des deux fleuves jusques à la mer l'espace de trente lieuës est couvert de ces arbres, & qui que ce soit n'ose toucher à une date qu'il n'ait payé pour chaque palmier trois quarts de larin, qui reviennent à neuf sols de France. Le profit que le Prince fait sur la monnoye, vient de ce que les marchands de dehors sont obligez de porter leurs reales à sa Monnoye, où on les bat & convertit en larins, & cela luy vaut près de huit pour cent. Pour ce qui est des chevaux, il n'y a point de lieu au monde où l'on en trouve de plus beaux & de meilleurs pour la fatigue,

& il y en a qui peuvent marcher jusqu'à trente heures de suite sans manger ny boire, sur tout les jumens. Mais pour revenir aux palmiers, c'est une chose digne d'estre remarquée, que pour faire venir un de ces arbres il faut beaucoup plus de mystere que pour les arbres communs. On fait un trou en terre, dans lequel on range deux cens cinquante ou trois cens noyaux de dattes les uns sur les autres en forme de pyramide, la pointe en haut qui finit par un seul noyau, ce qui estant couvert de terre le palmier en provient. Plusieurs du pays disent, que comme parmi les palmiers il y a masle & femelle, il les faut planter l'un proche de l'autre, parce qu'autrement la femelle ne porteroit aucun fruit. Mais d'autres assurent que cela n'est pas necessaire, & qu'il suffit quand ces arbres sont en fleur, de prendre de la fleur du masle & d'en mettre dans le cœur de l'arbre femelle par le haut de la tige, parce que sans cela tout le fruit tomberoit auant qu'il eût la moitié de sa grosseur.

Il y a à Balsara comme en Turquie un Cadi qui administre la justice, & qui y est établi sous l'autorité du Prince qui y commande. On y voit de trois sortes de Chrestiens, des Iacobites, des Nestoriens, & des Chrestiens de saint Iean. Il y a aussi une maison de Carmes déchauffez Italiens, & il y en avoit une d'Augustins Portugais, qui ont quitté, comme j'ay dit, depuis que ceux de leur nation ont abandonné le negoce de cette ville.

*Les Chrestiens de saint Iean* sont en grand nombre à Balsara & dans les villes circonvoisines, & il y a des choses assez particulieres dans leur Religion pour m'obliger à en apprendre au Lecteur les principales maximes.

Je commenceray par leur origine, & voicy ce que j'en ay pû decouvrir pendant le sejour que j'ay fait à Balsara. Les Chrestiens de saint Iean habitoient anciennement le long du Jourdain où saint Iean baptisoit, & d'où ils ont pris leur nom. Du temps que les Mahometans conquirent la Palestine, quoy qu' auparavant Mahomet eût donné de sa main à ces Chrestiens des lettres favorables, par lesquelles il ordonnoit qu'on ne les molestât point, sans quoy à peine en fut-il resté un seul, neanmoins apres la mort de ce faux Prophete ceux qui luy succederent resolurent d'abolir cette nation, & pour cet effet

ruinèrent leurs Eglises, brûlerent leurs livres, & exercerent sur eux les dernières cruautés. C'est ce qui les obligea de se retirer dans la Mésopotamie & dans la Chaldée, & ils furent quelque temps soumis au Patriarche de Babylone, duquel ils se separerent il y a cent soixante dix ans ou environ. Ils vinrent s'habituer en Perse & en Arabie dans les villes qui sont aux environs de Balsara, & en voicy les noms que j'ay eu la curiosité de marquer dans mes memoires: *Souter, Despoul, Rumez, Bitoum, Mono, Endecan, Calafabat, Aueza, Dega, Dorech, Masquel, Gumar, Carianous, Balsara, Onezer, Zech & Loza.* Ils n'habitent ny en ville ny en village qu'il n'y ait une riviere, & plusieurs de leurs Evesques m'ont assuré que les Chrestiens de tous ces lieux-là sont bien près de vingt-cinq mille maisons. Il y a parmi eux quelques marchands, mais la plupart sont gens de métier, comme orfevres, menuisiers & ferruriers.

Quant à leur creance, elle est remplie de quantité de fables & d'erreurs grossieres. Les Persans & les Arabes les nomment *Sabbi*, c'est à dire gens qui ont quitté leur religion pour en prendre une nouvelle. En leur langue ils s'appellent *Mendai Iahia*, c'est à dire Disciples de saint Iean, duquel ils asürèrent qu'ils ont receu la foy, leurs livres & leurs coûtumes. Tous les ans ils celebrent une feste l'espace de cinq jours, pendant lesquels tant grands que petits, ils viennent à trouppes vers leurs Evesques qui les rebaptisent du baptesme de saint Iean.

Ils ne baptisent jamais que dans les rivieres, & que le dimanche seulement. Avant que d'aller au fleuve ils portent l'enfant à l'Eglise, où se trouve un Evesque qui lit quelques prieres sur la teste de l'enfant, & de là ils le portent à la riviere accompagné d'hommes & de femmes, qui entrent dans l'eau avec l'Evesque jusqu'aux genoux. Alors l'Evesque lit derechef quelques prieres dans un livre qu'il a entre les mains, apres quoy il arrouse l'enfant trois fois d'eau, repétant à chaque fois ces parole; *Beesme-brad er-Rabi, Kadde-min, Akreeri, Menhal el gennet Alli Koulli Kralek*, c'est à dire: *au nom du Seigneur premier & dernier du monde & du paradis, le plus haut Createur de toutes choses.* Ensuite l'Evesque recommence à lire quelque chose dans son livre, pendant que le

parrain plonge l'enfant dans l'eau & le retire aussi-tost ; & enfin ils s'en vont tous ensemble dans la maison du pere de l'enfant où d'ordinaire le festin est préparé. Quand on leur dit que la forme de leur baptesme n'est pas suffisante, parce que les trois personnes divines n'y sont pas nommées, ils se defendent fort mal & n'apportent aucune bonne raison. Aussi n'ont-ils point de connoissance du mystere de la sainte Trinité, & ils tiennent seulement avec les Mahometans que JESUS CHRIST est l'esprit & la parole du Pere eternel. L'aveuglement de ces pauvres gens est tel, que de croire que l'Ange Gabriel est le fils de Dieu engendré de lumiere, sans vouloir admettre la generatton eternelle de JESUS-CHRIST entant que Dieu. Ils avoient bien qu'il s'est fait homme pour nous delivrer de la coulpe encouruë par le peché ; qu'il a esté conçu dans le ventre de la sainte Vierge sans operation d'homme ; mais que ce fut par le moyen de l'eau d'une certaine fontaine dont elle but. Ils croient qu'il fut crucifié par les Juifs, & qu'il ressuscita le troisieme jour, & que son ame montant au ciel son corps qui estoit en terre resta ici bas. Mais ils corrompent toute cette creance comme les Mahometans, & disent que JESUS-CHRIST disparut quand les Juifs le voulurent prendre pour le crucifier, & qu'il mit en sa place son ombre sur laquelle ils crurent exercer leur cruauté.

Pour ce qui est de l'*Eucharistie*, quand ils veulent celebrer ils se servent de pain fait de farine qu'ils petrissent avec du vin & de l'huile, parce, disent-ils, que le corps de JESUS-CHRIST estant composé de deux principales parties, de chair & de sang, la farine & le vin les represente parfaitement, ce que ne peut faire l'eau qui n'a aucune convenance avec le sang ; joint que JESUS-CHRIST faisant la Cene avec ses Apôtres n'usa que de vin, & non pas d'eau. Ils y ajoûtent de l'huile, pour représenter la grace qui se donne en la reception du Sacrement, & pour se souvenir de la charité qu'on doit avoir envers Dieu & le prochain. Pour faire leur vin, ils prennent des raisins cuits au soleil qu'ils appellent en leur langue *Zebibes*, & mettent de l'eau dessus qu'ils y laissent pendant quelque temps. C'est de cette sorte de vin dont ils se servent pour la consecration du Calice. Ils se servent de ces raisins secs, parce qu'il leur est

est plus facile d'en avoir que non pas du vin, les Persans, & principalement les Arabes sous la domination desquels ils vivent en ces quartiers-là, ne leur permettant pas d'en avoir, & y prenant garde de bien près. De tous les peuples qui suivent la Loy de Mahomet, il n'y en a point de si contraires aux autres religions que ces Persans & Arabes du voisinage de Balsara. Les paroles de leur consécration ne sont autres que de certaines longues prieres qu'ils font pour louer & remercier Dieu, benissant en mesme temps le pain & le vin en memoire de JESUS-CHRIST, sans faire aucune mention de son corps & de son sang, cela, disent-ils, n'estant pas necessaire, parce que Dieu sçait leur intention. Apres toutes ces ceremonies le Prestre prend une partie de ce pain qu'il consume, & il distribue le reste aux assistans.

Pour ce qui est de leurs Evêques & de leurs Prestres, quand il en meurt un s'il a un fils ils l'élisent en sa place, & s'il n'en a point ils prennent un de ses plus proches parens qui leur paroist le plus capable & le mieux instruit de leur religion. Ceux qui font cette election disent quantité de prieres sur celui qui est nommé Evêque ou Prêtre. Si c'est un Evêque, apres qu'il est receu & qu'il veut ordonner d'autres Prêtres il jeûne six jours entiers, pendant lesquels il recite incessamment des prieres sur celui qui est fait Prestre, lequel de son côté jeûne & prie pendant ce temps-là. En disant qu'un fils succede à son pere dans la dignité de Prêtre & d'Evêque, c'est assez dire que parmi ces Chrétiens-là les Evêques & les Prêtres se marient comme le reste du peuple, & qu'en cela ils ne different en rien du commun, sinon que leur premiere femme estant morte ils ne peuvent se remarier qu'à une vierge. Il faut que ceux qui sont receus aux charges Ecclesiastiques soient de race d'Evêques ou de Prêtres, & que leurs meres ayent esté vierges lors qu'elles se sont mariées. Tous leurs Evêques & Prêtres portent les cheveux longs, & une petite croix faite à l'aiguille.

Ie viens à leur *mariage*, dans lequel ils observent d'ordinaire ce qui suit. Tous les parens & conviez s'assemblent en la maison de la fille avec son futur époux. L'Evêque s'y rend en mesme temps, lequel s'aprouchant de la fille qui est assise sous un pavillon, luy demande si elle

est vierge. Si elle répond qu'elle l'est, il le luy fait confirmer par serment; apres quoy il retourne vers les assistans, & envoie sa femme accompagnée de quelques autres qui ont la connoissance de cette sorte de choses, pour visiter l'Epouse. Si elles trouvent qu'elle soit vierge, la femme de l'Evesque revient & en fait serment; & alors tous ceux qui sont presens vont vers le fleuve, où l'Eveque les rebaptise l'un & l'autre selon les ceremonies accoûtumées. Cela fait ils reviennent à la maison, & s'arrestent lors qu'ils en sont proches. Alors l'Epoux prend l'Epouse par la main, & par sept fois marche avec elle du lieu où la compagnie a fait alte jusqu'à la porte de la maison, l'Evesque les suivant toujours, & lisant quelque chose dans un livre qu'il a entre les mains. Enfin ils entrent dans la maison, & l'Epoux & l'Epouse vont prendre place sous le pavillon où ils se mettent les épaules l'un contre l'autre, & l'Evesque lit quelque chose, leur faisant toucher la teste par trois fois. Ensuite il ouvre un livre qui traite des moyens de deviner, & cherchant dedans le jour qui sera le plus heureux pour la consommation du mariage il en avertit les mariez. Mais si apres que la femme de l'Evesque a visité la fille il arrive qu'elle ne la trouve pas vierge, l'Evesque ne peut en aucune façon assister au mariage, & si le jeune homme veut passer outre il faut qu'il ait recours à un simple Prestre qui acheve la ceremonie. Le peuple tient à grand deshonneur d'estre marié par d'autres que par l'Evesque, & quand un Prestre marie c'est une marque infailible que la fille n'est pas vierge. Aussi comme ils croient que c'est un grand peché à une fille de se marier n'estant pas vierge, les Prestres ne font ces mariages que par contrainte, & que pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver. Car si on ne les marioit pas, de dépit ils iroient se faire Mahometans. La raison pour laquelle ils veulent que la fille soit visitée, est afin de maintenir le droit de l'Epoux qui seroit trompé en s'imaginant de prendre une vierge qui le seroit pas, & aussi pour tenir les filles en bride. Quelques-uns de ces Chrestiens ont deux femmes par la corruption du pays.

Il faut toucher ensuite ce qu'ils croient *de la creation du monde*. Ils disent que l'Ange Gabriel voulant créer le monde selon le commandement que Dieu luy en fit, prit trois cens

trente-six mille Demons, & rendit la terre si fertile que semant le froment au matin on le receüilloit le soir. Que le mesme Ange enseigna à Adam la maniere de semer & de planter les arbres, & tout ce qui est necessaire pour la vie humaine. De plus que cet Ange fabriqua sept spheres ici bas, dont la plus petite va jusqu'au centre du monde, tout de mesme que les Cieux, & fabriquées de la mesme sorte l'une dans l'autre. Que la matiere de ces spheres est de divers metaux, & qu'à les prendre de bas en haut, la premiere qui est proche du centre est de fer, la seconde de plomb, la troisieme d'airain, la quatrieme de leton, la cinquieme d'argent, la sixieme d'or, & la septieme est la terre. Que c'est elle qui contient toutes les autres, & tient le principal lieu comme la plus feconde & la plus utile aux hommes, & la plus propre à la conservation du genre humain, au lieu que les autres semblent n'estre que pour sa destruction. Ils croyent qu'au dessus de chaque ciel il y a de l'eau; d'où ils concluent que le Soleil nage sur cette eau dans un navire, & que le mast du navire est une croix. Qu'il y a quantité d'enfans & de serviteurs proche des navires du Soleil & de la Lune pour les conduire. De plus ils dépeignent une barque qu'ils disent estre d'un Ange qui s'appelle Bacan, lequel Dieu envoye pour visiter le Soleil & la Lune, & voir s'ils marchent droit & s'aquient de leur devoir.

Pour ce qui est de l'autre monde & de la vie à venir, voicy qu'elles font leurs opinions. Ils croyent qu'il y a un autre monde que celui où sont les Anges & les Diables, & les ames des bons & des méchans. Qu'il y a des villes, des maisons & des Eglises, & que les esprits immondes ont mesme des Eglises où ils font leurs prieres en chantant, en jouiant des instrumens, & en mangeant comme nous faisons en ce monde. Que lors que quelqu'un est à l'agonie de la mort, il vient un nombre infini de Demons avec leurs chefs & capitaines. Qu'il y en a trois cens soixante principaux qui assistent à la mort, & qu'aussi-tost que l'ame est sortie du corps elle est conduite en un certain lieu, où il y a quantité de serpens, de chiens, de lions, de tygres & de diables. Que si cette ame est d'un méchant homme mort en peché, elle est mise en pieces par ces animaux; qu'au contraire si elle est d'un homme juste

mort en la grace de Dieu, elle passe sur le ventre des mesmes animaux jusques à ce qu'elle arrive en la presence de Dieu, qui est assis dans son siege de Majesté avec ses ministres pour juger le monde. Qu'il y a aussi deux Anges qui pesent dans une balance les actions de chaque ame, laquelle estant jugée digne de la gloire y est introduite incontinent. Que parmi les Anges & les Diables il y a des masles & des femelles comme parmi les hommes, & qu'ainsi ils engendrent des enfans. Que l'Ange Gabriel est fils de Dieu engendré de sa lumiere, & qu'il a une fille nommée *Souret* laquelle a deux fils. Que cet Ange Gabriel est capitaine de plusieurs legions de Demons qui sont comme ses soldats, & d'autres comme ses satellites qui luy servent pour punir les pecheurs. Enfin que ces satellites courent çà & là par toutes les places des villes, pour voir s'ils trouveront quelques gens oisifs, ou qui commettent quelque méchante action dont ils ont chargé de les châtier severement.

Pour ce qui est de leur creance touchant *les Saints*, ils avoient que JESUS-CHRIST laissa douze Apôtres en sa place pour aller prescher aux peuples. Que la glorieuse Vierge n'est pas morte, mais qu'elle vit encore à present allant par le monde, quoy qu'on ne sçache pas où elle est. Que saint Jean apres elle est le plus grand saint qui soit au Ciel, puis Zacharie & Elizabet, dont ils racontent plusieurs miracles & choses fort apocryphes. Car ils croyent qu'ils engendrèrent saint Jean par leurs seuls embrassemens; qu'estant devenu grand ils le marierent, & qu'il eut quatre enfans qu'il engendra des eaux du Jourdain; que quand il vouloit un enfant, il le demandoit à Dieu qui le tiroit de ces mesmes eaux, & que saint Jean le mettoit entre les mains de sa femme qui ne luy servoit à autre chose que pour le nourrir; qu'il mourut de sa mort naturelle, mais qu'il commanda à ses disciples qu'ils le crucifiassent apres sa mort, pour estre semblable à JESUS-CHRIST duquel il estoit proche parent; enfin qu'il mourut dans la ville de Fuster, & fut enterré dans un sepulchre de cristal apporté miraculeusement en ce lieu-là, & que ce sepulchre estoit dans une certaine maison proche du Jourdain.

Ils portent grand honneur à la *Croix* & en font souvent le signe; mais ils prennent bien garde que les Turcs ne le voyent,

& mesme pendant leurs ceremonies ils mettent des gardes aux portes de leurs Eglises, de peur que les Turcs n'y entrent, & ne prennent sujet de leur faire quelque avanie, ce que nous appellons parmi nous une injuste amande. Quand ils ont adoré a Croix, ils la separent en deux morceaux, & ne les remettent ensemble que lors que le service doit recommencer. Ce qui est cause qu'ils ont tant de veneration pour la Croix, est un livre qu'ils ont parmi eux intitulé *le Divan*. Entre les choses qui sont contenuës dans ce livre, il est dit que tous les jours de grand matin les Anges prennent la Croix & la mettent dans le milieu du Soleil, qui reçoit d'elle la lumiere aussi bien que la Lune. Ils ajoûtent une autre semblable fable, & disent que dans le mesme livre sont dépeints deux navires, l'un desquels se nomme le Soleil, & l'autre la Lune, & que dans chacun de ces navires il y a une croix pleine de sonnettes. Que si dans ces deux navires il n'y avoit point de croix, le Soleil & la Lune seroient privez de lumiere, & les navires seroient naufrage.

*Les festes* principales qu'observent les Chrestiens de S. Jean sont les trois suivantes. L'une en hiver qui dure trois jours, en memoire de nostre premier pere & de la creation du monde. L'autre au mois d'Aoust qui dure aussi trois jours, & qu'ils appellent la feste de saint Jean. La troisieme au mois de Juin qui dure cinq jours, pendant lesquels ils se font tous rebaptiser avec la mesme ceremonie que j'ay dit plus haut. Ils observent le Dimanche, & ne font aucun travail ce jour-jà. Ils ne jeûnent point, & ne font aucune penitence. Ils n'ont aucuns livres canoniques, mais bien quantité d'autres qui ne traitent que de sortileges, avec lesquels ils assurent que leurs Prestres font tout ce qu'ils veulent, & que les diables leur obeissent. Ils disent que toutes les femmes sont immondes, & qu'il ne leur est pas loisible d'entrer dans l'Eglise.

Ils ont entr'eux une ceremonie qu'ils appellent *de la Poule*, dont ils font grand état, & qui n'est permise qu'aux seuls Prêtres nez d'une vierge lors de son mariage. Quand donc il est question de tuer une poule, le Prêtre qui doit faire l'action quitte ses habits ordinaires, & en prend d'autres destinez à cet effet. Il se couvre d'un linge & se ceint d'un autre, & en met un troisieme sur ses épaules en façon d'étole. Puis il prend la poule, qu'il plonge dans l'eau pour la laver & la rendre nette;

apres quoy il se tourne du costé de l'orient pour luy couper la teste avec un couteau, ne la quittant point de la main jusqu'à ce que le sang en soit tout sorti. Pendant que la poule saigne, le Prêtre a toujours les yeux levez au ciel comme s'il estoit extasié, & repete en sa langue les paroles suivantes : *Au nom de Dieu, que cette chair soit profitable à tous ceux qui en mangeront.* Ils observent la mesme ceremonie quand il tuent des moutons. Ils nettoient premierement avec grand soin le lieu où elle doit estre faite, l'arroufant d'eau & le couvrant en suite de rameaux, & une grande quantité de gens assistent à cette ceremonie comme si c'estoit à un sacrifice solennel. Quand on leur demande pourquoy les seculiers n'ont pas la permission de tuer des poules, ils disent qu'il ne leur doit pas estre plus permis que de consacrer, & ne sçavent apporter d'autre raison. Au reste ils ne mangent d'aucune chose apprestée par les Turcs, si ce n'est par une grande contrainte, ny mesme des animaux qu'ils auroient tuez. Ils ont une telle haine contr'eux, qu'ils ne voudroient pas mesme boire dans un vase où auroit bû un Turc, & si un Turc leur demande à boire, dès qu'il a bû ils rompent le vase, de peur qu'aucun des leurs ne vienne à y boire sans y penser & ne soit immonde. Enfin leurs Prêtres pour leur donner plus d'horreur des Turcs, leur dépeignent Mahomet sous la forme d'un grand Geant enfermé dans une prison de l'Enfer avec quatre autres de ses parens, & leurs disent que tous les Turcs sont conduits en ce lieu rempli de bestes immondes pour les devorer.

La creance qu'ils ont de leur *Salut* est telle. Ils pretendent estre tous sauvez, & voicy surquoy ils se fondent. Apres que l'Ange Gabriël eut fait le monde par le commandement de Dieu, il luy tint le discours qui suit. *Seigneur Dieu, voilà que j'ay basti le monde que vous m'avez commandé. J'ay eu beaucoup de peine pour ce sujet, & mes confreres aussi, qui m'ont aidé pour élever de si hautes montagnes qui semblent toucher & soutenir les Cieux. Et qui pouvoit sans grand travail avoir fait chemin aux rivieres parmi ces montagnes, & donner son lieu à chaque chose? De plus, grand Dieu, par l'aide de vostre bras tout-puissant nous avons donné à ce monde une telle perfection, que les hommes ne sçavoient s'imaginer aucune chose pour leur profit qui ne s'y trouve. Cependant pour la satisfaction que je devois avoir d'avoir fait un se*

*bel ouvrage, je ressens beaucoup d'affliction. Que Dieu luy demandant ce qui la pouvoit causer, l'Ange Gabriël continua de parler ainsi: Mon Dieu & mon Pere, je vous diray ce qui me donne de la peine; c'est qu'apres avoir fait le monde de la façon qu'il est & avec tant de travail, je prevois qu'il viendra un nombre prodigieux de Juifs, de Turcs, d'Idolâtres & autres infideles ennemis de vostre nom, indignes de manger & de jouir du fruit de nos labeurs. Que Dieu repliqua pour lors à l'Ange Gabriël: Ne te chagrine point, mon fils, il y aura au monde que tu as basti des Chrestiens de saint Iean qui seront mes amis, & qui seront tous sauvez. Que l'Ange s'étonnant comment cela se pouvoit faire; Quoy, poursuivit-il en parlant à Dieu, n'y aura-t'il pas entre ces Chrestiens-là quelques pecheurs, & par consequent vos ennemis? Que Dieu pour conclusion luy dit; Qu'au jour du Jugement les bons feroient priere pour les méchans, & que par ce moyen ils auroient tous remission de leurs pechez, & obtiendroient le salut.*

Avant que de finir le discours de la religion de ces Chrestiens de saint Iean, il faut remarquer encore la grande aversion qu'ils ont pour la couleur bleuë appellée Indigo, jusques-là qu'ils ne la veulent pas mesme toucher. La raison qu'ils en donnent, est que certains Juifs eurent en dormant une vision, qui leur fit entendre que leur loy devoit estre abolie par le baptême de S. Iean. Ce que les autres Juifs ayant appris, & voyant que S. Iean se preparoit à baptiser JESUS-CHRIST, poussez de rage ils apporterent quantité d'Indigo, qu'ils appellent Nil en langue du pays, & qu'ils jetterent dans les eaux du Jourdain. Ils ajoûtent que ces eaux restèrent immondes pour quelque temps, & qu'elles eussent empêché le baptême de JESUS-CHRIST, n'eût esté que Dieu miraculeusement fit apporter par les Anges un grand vase qu'il fit remplir des eaux prises du Jourdain, avant que les Juifs y eussent jetté cet Indigo, & qu'ils enleverent le vase au Ciel; & que lors que S. Iean baptisa JESUS-CHRIST, les mesmes Anges apporterent le vase où estoit l'eau, de laquelle S. Iean se servit pour le baptême; en suite dequoy Dieu donna sa malediction à cette couleur. Voila tout ce que j'ay pû découvrir de la religion des Chrestiens de S. Iean.

## CHAPITRE IX.

*Suite de la mesme route depuis Balsara  
jusques à Ormus.*

**L**E dixième Avril nous partîmes de Balsara pour le Bander-Congo, & pour faire ce voyage nous prîmes une *Terrade* ou barque exprès, parce que celles où on transporte les dates sont d'ordinaire si chargées comme j'ay dit plus haut, qu'il y a du risque quand il s'éleve un orage. Il faut remarquer avant que de passer outre, que la sortie de la riviere de Balsara est tres-difficile & dangereuse, à cause des sables dont elle est remplie, & il se trouve aussi plusieurs bancs le long du golfe qui en rendent la navigation fâcheuse. Des deux costez du golfe qui separe la Perse d'avec l'Arabie, ce sont de pauvres gens qui n'ont guere d'autre métier que de pescheurs, & ils sont encore plus miserables du costé de l'Arabie, qui n'a sans douté esté appellée heureuse qu'à l'égard des deux autres, qui sont presque entierement desertes & qui ne rapportent rien. Dans un voyage que je fis de Surate à Ormus, la saison estant contraire & fort avancée, nous fûmes contraints de gagner le cap de *Raz-al-gate* pour prendre les vents de terre qui viennent de la coste de l'Arabie, tenant toujours le plus proche de terre que nous pouvions. Ces pauvres pescheurs ne manquoient pas de venir tous les jours à nostre bord, nous apportant quantité de poisson frais & salé, & la plus grande partie estoit de trois & de quatre pieds de long. Quoy que nous pussions faire ils ne voulurent jamais prendre de l'argent de nous, mais il nous leur falut donner du ris en payement, & ils ne nous demanderent autre chose. Le Capitaine de nostre vaisseau ayant compassion de leur misere, voulut leur faire donner du plus beau ris qu'il avoit; mais ils le refuserent, & demanderent du ris rouge & grossier qu'ils avoient vû dans l'auge de la cage des poules, & qu'on donne d'ordinaire pour nourriture à cette volaille & aux cochons. Je crois qu'ils ne demanderent de celuy-là que parce qu'ils le voyoient plus gros, & qu'ainsi

& qu'ainfi ils en auroient davantage. Un jour il vint fept ou huit barques de ces pefcheurs qui monterent tous fur noltre vaiffeau avec quantité de beau poiffon. Il y avoit parmi eux des enfans & des vieillards, dont quelques-uns pendant qu'on leur monroit le ris qu'on leur vouloit donner pour leur poiffon, le dos tourné contre les cages de nos poules mettoient la main par derriere pour dérober quelques pincées de gros ris. Le Capitaine confiderant cette grande pauvreté, fit figne aux matelots de les laiffer faire, tout leur larcin ne pouvant paffer deux livres de ris. L'eus pitié de leur mifere, & je priay le Capitaine de m'en donner un fâc de trente ou quarante livres que je leur distribuay, les exhortant à en faire bonne chere le foir quand ils feroient de retour chez eux. Mais un des vieillards me dit qu'ils fe garderoient bien de le manger, qu'au contraire ils le conferveroient pour des malades ou pour quelque mariage; ce qui fait voir la grande pauvreté de ces Arabes, & fi le refte de l'Arabie heureufe eftoit de la forte, ce feroit affurement un pays tres-malheureux.

Il y a plusieurs Ifles dans le golfe Perfique; mais la principale de toutes eft l'Ifle de *Baharen* où fe fait tous les ans la pefche des perles, dequoy je parleray en fon lieu. Dans toute cette Ifle l'eau eft fort mauvaife, & voicy quelque chofe de fuprenant. Ceux qui veulent avoir de bonne eau ont leurs plongeurs, qui vont le matin en mer à la portée de deux ou trois moufquets de l'Ifle. Quand ils font là, ils plongent au fond de la mer, & rempliffent quelques pots de terre de cette eau qui eft douce & bonne; puis ils bouchent bien les pots, & fortent ainfi du fond de la mer. Ils vont porter cette eau à ceux qui les ont envoyez, & elle eft tres-excellente à boire; ce qui ne fe trouve en aucun lieu qu'auprés de cette Ifle, m'en eftant particulierement informé dans tous mes voyages. Je diray feulement (ce qui eft encore digne de remarque) qu'au cap de Comorin & le long des coftes de Coromandel & de Malabar où il n'y a point d'eau douce, & où ils ne s'amufent point à faire des eftangs pour recevoir l'eau de pluye comme aux autres lieux des Indes, quand la mer eft retirée les femmes viennent avec des cruches, & le plus près de la mer qu'elles peuvent elles creufent environ deux pieds dans le fable, où elles trouvent de l'eau douce & affez bonne, dont elles em-

plissent leurs cruches avec une écuelle. On en fait de mesme le long de deux rivieres que nous passons dans le Royaume de Visapour avant que de nous rendre à la mine des diamants. L'eau de ces rivieres estant fort mauvaise & comme salée, les habitans du lieu font aussi des trous dans le sable le plus proche de la riviere qu'il leur est possible, & trouvent de bonne eau.

De Balsara jusques où l'Euphrate entre dans la mer, il y a une petite Isle où l'on jette l'ancre pour attendre le bon vent. Nous y demeurâmes quatre jours, & de là au Bandar-Congo il nous en falut quatorze, & nous y arrivâmes le vingt-troisième Avril. Ce lieu-là seroit beaucoup meilleur pour les marchands que le séjour d'Ormus, qui est tres-mal sain & tres-dangereux, comme je diray ailleurs. Mais ce qui empesche que le Bander-Congo ne l'emporte sur Ormus pour le commerce, est que le chemin jusqu'à Lar est tres-mauvais, & qu'il n'y a que les chameaux qui y puissent aller, les passages difficiles & le manquement d'eau en bien des endroits rendant la route presque inaccessible pour les chevaux : mais d'Ormus à Lar le chemin est tolerable. Nous demeurâmes deux jours au Bander-Congo, où il y a un Facteur Portugais qui prend la moitié des doïanes, comme il est porté par l'accord entre les Portugais & le Roy de Perse. Ce Facteur nous receut fort civilement, & ne voulut jamais permettre que nous prissions d'autre logis que le sien, où il nous regala le mieux qu'il luy fut possible.

Avant que d'aller plus loin, il faut remarquer que les grands vaisseaux qui veulent entrer dans le golfe, & aller d'Ormus à Balsara, doivent de necessité prendre des pilotes du pays, & qu'il faut avoir toujours la sonde à la main, parce qu'il y a par tout quantité de bancs.

Le trentième nous prîmes une barque pour le Bander-Abassi, & sur les deux heures apres midi nous fîmes voile, & vîmes reposer trois ou quatre heures à un village qui est sur le bord de la mer dans l'Isle de Kechmiche.

*Kechmiche* est une Isle de trois lieües de tour, & à cinq ou six d'Ormus. Elle passe en fertilité toutes les Isles de l'orient où il ne croit ny froment ny orge; mais à Kechmiche il y en vient en quantité, & sans cela on auroit de la peine à subsister à Ormus, parce que c'est de cette Isle d'où l'on tire la plus

grande partie des provisions pour les chevaux. Il y a dans l'Isle une bonne source d'eau, & c'est pour sa conservation que les Persans y ont basti une forteresse, de peur les Portugais qui tenoient alors Ormus ne s'en pussent prevaloir. Car comme je diray dans la description de cette Isle que je feray en un autre lieu, elle n'a point d'autre eau douce que celle qui se rassemble de la pluye dans les cisternes; & comme elle vient à tomber sur une terre salée, il ne se peut faire qu'elle ne retienne quelque chose d'acre qui luy donne un mauvais goût. Mais l'eau des cisternes du Bander-congo est beaucoup meilleure, & c'est en partie ce qui en rendroit le séjour plus propre pour le commerce, n'estoit comme j'ay dit, les six journées de mauvais chemin de ce lieu-là jusqu'à Lar.

Pour retourner à l'Isle de *Kechemiche*, les Hollandois l'assiégerent sur un différent qu'ils eurent en 1641. & 1642. avec le Roy de Perse pour le negoce des soyes. Voicy en peu de mots quelle en fut la cause. Les Ambassadeurs du Duc d'Holstein estant arrivez en Perse, les Hollandois s'imaginèrent qu'ils venoient pour enlever toute la soye, & dans cette pensée la hausserent jusqu'à cinquante tomans, quoy que le prix d'alors ne fût qu'à quarante-deux. Dès que les Ambassadeurs furent partis les Hollandois ne voulurent plus la payer qu'à quarante-quatre, qui estoit deux tomans de plus qu'ils n'avoient accoustumé. Le Roy piqué de ce qu'ils ne vouloient pas tenir leur parole, ne vouloit plus aussi qu'ils vendissent leurs marchandises sans payer les doüanes dont ils sont exempts en prenant les soyes. Les Hollandois voyant la resolution du Roy prirent aussi la leur, & vinrent tenir la plage d'Ormus pour empescher le negoce. Ils assiégerent en mesme temps la forteresse de Kechemiche, dans l'esperance de se rendre maistres de cette Isle; mais la chaleur est si grande & si insupportable à Ormus depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Septembre, que les vaisseaux croisant dans la plage, comme il faut avoir à toute heure la sonde à la main, parce que la mer est basse en bien des endroits, à mesure qu'on changeoit de bord, les matelots en sondant tomboient de défaillance sur le tillac. Ainsi ils perdirent une grande partie de leurs gens, & quitterent l'entreprise, ayant enfin obtenu apres plusieurs presens faits aux Grands de la Cour qu'ils ne payeroient

que quarante - six tomans de la soye.

*Zarec* est une autre Isle plus proche d'Ormus que Kechmiche, & qui est inhabitée. Le sieur Hollebrand Commandeur Hollandois y avoit fait faire un jardin auprès d'une mare, où les cerfs & les biches de l'Isle viennent boire. Il y en a une telle quantité | qu'en un jour nous en tuâmes quarante-cinq. Il y nourrissoit des poules & des moutons, & en avoit fait un lieu de plaisir pour s'y aller divertir avec ses amis.

De Kechmiche nous fîmes voile à Ormus, où nous arrivâmes le lendemain premier de May entre neuf & dix heures du matin. Le Commandeur Hollandois envoya aussi-tost prendre nos hardes qui estoient à la doïane sans que nous payassions rien. Il est vray que nous avions mis nos meilleures marchandises dans un coffre qui avoit esté cacheté par le Capitaine Hollandois qui estoit à Balsara, & qui avoit écrit dessus, *Pour le Commandeur Hollandois qui est à Ormus.* Cet écrit en Hollandois fit croire aux Doïaniers que c'estoit pour la Compagnie Hollandoise, laquelle ne paye point de doïane en ce pays-là. Les Hollandois nous firent bien des caresses pendant nostre séjour à Ormus; & je parleray de cette ville quand je partiray d'Ispahan pour aller aux Indes.

La navigation des golfes est ordinairement plus dangereuse que celle de l'ocean, parce que dans les tempestes qui surviennent les ondes y sont plus courtes, & qu'on ne peut pas prendre le large comme en pleine mer. Sur tout il y a des risques à essuyer le long du golfe Persique: car il y a des bas fonds en plusieurs lieux, & quantité de langues de terre qui avancent en mer où il y a tres-peu d'eau; ce qui oblige les vaisseaux qui entrent dans le golfe de prendre des pilotes à Ormus ou au Bander-congo jusqu'à Balsara, & il en faut faire autant de Balsara à Ormus. Ces pilotes sont des pêcheurs qui n'ont que la seule routine de cette mer, & de laquelle ils connoissent tous les endroits qu'il faut éviter. Le golfe du costé de la Perse est bordé presque par tout d'un pays aride & sablonneux où on ne trouve point d'eau, & il est impossible de se rendre par terre de ce costé là de Balsara à Ormus. Les marchands auroient esté bien aisés de trouver un chemin du costé de l'Arabie pour gagner Mascaté, d'où l'on peut faire aisément canal au Sindi, à Diu, ou à Surate, qui sont les trois premiers

ports des Indes. Le different qui estoit survenu pour le prix des foyes entre le Roy de Perse & la Compagnie Hollandoise à l'occasion des Ambassadeurs de Holstein, porta l'Emir de Vodana Prince d'Arabie, dont je parleray au dernier livre de mes relations, apres qu'il eut pris Mascaté sur les Portugais, à se rendre à Ormus pour proposer aux Hollandois qui croisoient dans la plage une route aisée par terre de Mascaté à Balsara; & les marchands de Balsara qui vont à Ormus pour le negoce des épiceries, & à Elcatif pour celuy des perles, auroient souhaitté comme j'ay dit, qu'elle eût esté establie. L'Emir offroit de fournir des chameaux jusqu'à Mascalat, & l'Emir de Mascalat en donnoit d'autres jusqu'à Elcatif. Mais les Hollandois considerant qu'en acceptant cette offre ils romproient avec le Roy de Perse, ce qui leur porteroit un notable prejudice, ils remercierent l'Emir de Vodana de sa bonne volonté, & luy firent connoître les raisons pour lesquelles ils ne pouvoient prendre cette route. En effet le Roy de Perse pendant que le different dura, fit sçavoir aux Hollandois que ses sujets se passeroient aisément de leurs épiceries, & qu'il avoit dans son Royaume une plante qui estoit aussi forte & aussi chaude que pouvoient estre le poivre & le clou. Ainsi les Hollandois qui vendoient tous les ans en Perse pour quinze ou seize cens mille livres d'épiceries, dequoy ils payoient les foyes, n'auroient pas trouvé leur conte à fâcher le Roy en quittant Ormus pour s'établir à Mascaté; ce qui leur osta entièrement la pensée de cette nouvelle route, qui toutefois auroit esté tres-commode. Voicy en peu de mots le chemin qu'on auroit pris.

De Balsara on se seroit rendu à Elcatif ville maritime de l'Arabie heureuse, auprès de laquelle il se fait une pesche de perles qui appartient à l'Emir d'Elcatif: car pour la pesche de l'Isle de Baharen qui est vis à vis, elle est au Roy de Perse. D'Elcatif on auroit esté à Mascalat autre ville d'Arabie; & residence d'un autre Emir; & de Mascalat à Vodana, qui est une assez bonne ville assise à la rencontre de deux petites rivières qui portent des barques jusqu'à la mer, & qui prennent ensemble le nom de *Moyesur*. Le terroir de Vodana ne produit point de bled, & ne porte que tres-peu de ris; mais d'ailleurs il abonde en fruits, & particulièrement en prunes & en coins,

qui n'ont pas l'âpreté des nostres, & qu'on mange comme des pommes. Il y a aussi de tres-bons melons, & quantité de raisin, & comme les Juifs remplissent un grand quartier de la ville, l'Emir leur permet de faire du vin. Depuis Vodana jusques au golfe le pays de costé & d'autre est plein de datiers, les dates servant de nourriture ordinaire au peuple, qui n'a pas le moyen d'acheter du bled ny du ris qu'on apporte de loin & qui sont fort chers. De Vodana il n'y a plus que quinze lieues jusqu'à Mascaté, quoy que les cartes Geographiques qui ne sont pas fort justes marquent une distance bien plus grande entre ces deux villes.

L'Emir de Vodana estant venu à Ormus pendant le différent des Hollandois avec le Roy de Perse, pour s'aboucher avec le Chef de la Compagnie, qui estoit alors Monsieur Constant qu'on envoya en la place du sieur Obrechit, il luy montra une perle parfaitement ronde & transparente qui pesoit dix-sept Abas, c'est à dire quatorze carats & sept octaves. Car il faut remarquer que dans tous les lieux d'orient où se fait la pêche des perles, on ne parle que d'abas, & un abas fait sept octaves de carat. Monsieur Constant estant fort de mes amis pria l'Emir qu'il luy permit de me montrer la perle, ce qui luy fut accordé, & je la consideray avec loisir. D'Ormuz je passay aux Indes, & le Gouverneur de Surate m'ayant demandé si je n'avois pas ouy parler de cette perle, je luy dis que non seulement j'en avois ouï parler, mais aussi que je l'avois vuë. Allant prendre congé de luy l'année suivante comme je retournois en Perse, il se souvint de la perle, & me pria en repassant à Ormus d'en offrir pour luy jusqu'à 60000. Roupies. Dès que j'eus quitté le vaisseau je fis dépescher un Arabe à l'Emir de Vodana de la part du Chef des Holandois, afin que son message fût mieux receu, pour luy demander s'il vouloit donner la perle pour 30000. piastres qui font 60000. Roupies. Mais il n'en voulut rien faire, disant qu'il l'avoit refusée à plusieurs Princes d'Asie qui luy en avoient offert beaucoup d'argent, & qu'il la vouloit garder. La feuë Reine Mere me montra un jour une perle en poire de mesme nature, & qui pesoit six ou sept carats.

## CHAPITRE X.

*Du cinquième voyage de l'Auteur, & des aventures de quatre François.*

**D**ANS mes quatre premiers voyages j'ay pris quatre différentes routes, dont je crois avoir fait assez exactement la description. Il me reste à parler des deux derniers, que j'ay faits par la même route que j'ay tenuë dans le deuxième, à sçavoir par Smyrne & Tauris jusqu'à Ispahan.

Je partis donc de Paris pour mon cinquième voyage au mois de Fevrier de l'année 1657. & me rendis à Marseille, où je m'embarquay pour Ligourne dans un petit vaisseau Marseillois. Ayant levé l'ancre de grand matin nous découvrîmes apres midi un Corsaire qui venoit fondre sur nous, & qui nous donna la chasse jusques proche de la coste. Nous la gagnâmes à force de voile, & mîmes pied à terre à un petit havre entre la Ciutat & Toulon. J'avois pris sur moy tous mes joyaux, & n'avois laissé dans le vaisseau que ce qui ne se pouvoit aisément porter, & qui toutefois pouvoit bien monter à ving-cinq ou trente mille livres. Ny moy ny plusieurs de ma compagnie ne voulûmes pas nous hazarder de nous remettre sur le vaisseau, dans la crainte que nous eûmes que le Corsaire ne l'attendît, & ayant trouvé des chevaux au lieu où nous estions descendus nous regagnâmes Marseille. Nostre petit vaisseau où j'avois laissé un de mes gens se hazarda dès le lendemain de remettre à la voile, & sans mauvaise rencontre le deuxième jour se rendit à Ligourne avec un vent favorable.

Etans de retour à Marseille nous vîmes arriver vn vaisseau Anglois qui venoit d'Espagne & s'en alloit à Ligourne. Il mouilla aux Isles, & pour l'obliger à expedier ses affaires & à partir quand il nous plairoit, Monsieur le Baron d'Ardiliere, deux fils de Monsieur Thibaut Bourgmestre de Middelbourg & moy, fîmes entre nous une bourse de quarante pistoles dont nous fîmes present au Capitaine. Ainsi nous fîmes voile deux jours

après l'arrivée du vaisseau, & eûmes assez bon vent jusques vis-à-vis de Masse, où s'estant changé nous fûmes contraints de nous approcher de l'Isle de Corse, & d'aller enfin jeter l'ancre derriere la Gorgone petite Isle à trois lieuës de Ligourne. Nous y demeurâmes quatre jour entiers, non sans crainte des Corsaires qui passent souvent entre ces deux Isles, mais nous eûmes le bon-heur de n'en voir paroître aucun.

Le vent s'étant rendu favorable nous vinmes en quatre heures à Ligourne, où nous fûmes obligez de faire une espeece de quarantaine, parce que la ville de Marseille estoit suspecte de contagion. Mais nous ne fûmes pas enfermez long-temps, & pendant que la flote se preparoit pour le Levant, je fus passer quelque jours à Pise auprès du Grand Duc, qui voulut que je l'entretinse souvent de mes voyages, & qui à mon retour à Ligourne me fit l'honneur de m'envoyer des fruits, du fromage, des saucissons & d'excellent vin. Deux jours avant nôtre départ je retournay à Pise pour prendre congé de son Altesse, & le Cardinal de Medicis m'ayant demandé si j'avois trouvé le vin de Florence bon, je luy dis que j'en avois fait part à ceux de ma compagnie, & que nous l'avions trouvé si excellent qu'il ne nous en estoit point resté pour le voyage. Le Cardinal me repartit en souïrant qu'il m'entendoit bien, & le dit en mesme temps au Grand Duc, de sorte qu'estant de retour à Ligourne son Altesse m'envoya le lendemain six grands quaißons de vin & son Eminence deux, & apres en avoir regalé plusieurs honnestes gens du vaisseau, j'en eus encore assez à mon arrivée à Smyrne dequoy en faire present au Consul François.

Nous partîmes de Ligourne sept vaisseaux de conserve, deux destinez pour Venise, un pour Constantinople, un pour Alep, trois pour Smyrne, & je montay sur un vaisseau Hollandois. Nous touchâmes à Messine, & il ne nous arriva rien de particulier dans nostre navigation jusques à Smyrne. Mais avant que d'en partir pour prendre la route de Tauris, ie raconteray au Lecteur l'histoire de quatre François, dont les divers incidens donneront beaucoup de lumiere pour s'instruire des mœurs & des coûtumes tant des Turcs que des Persans.

Dans l'attente du départ de la Caravane qui ne pouvoit estre preste que de cinq ou six semaines, & sur l'avis que j'eus  
qu'un

qu'un riche Juif marchand jôuaillier à Constantinople avoit à vendre quelques perles de prix, tant pour leur grosseur que pour leur beauté, ce qui est la meilleure de toutes les marchandises qu'on puisse porter aux Indes, j'envoyay à Constantinople un homme que je menois avec moy, & qui entendoit fort bien cette sorte de negoce. Vn Gentilhomme Normand nommé de Reville se trouvant à Smyrne se joignit avec luy dans ce voyage, & ils passerent ensemble dans le mesme vaisseau qui menoit à Constantinople Monsieur de la Haye Ambassadeur de France & Madame sa femme. Ce Gentilhomme avoit deux ou trois mille ducats en bourse, & ne manquoit ny d'esprit ny de courage qui répondoient à sa bonne mine; mais il n'avoit peut-estre pas de la conduite à proportion, & il alloit un peu trop viste dans les affaires pour ces pays-là où il est besoin de beaucoup de retenuë. Il avoit quitté le service des Moscovites croyant entrer dans celui des Venitiens en Candie: mais le Commandeur de Gremonville qui y commandoit alors n'ayant pû luy donner un employ tel qu'il souhaitoit, il resolut de passer en Perse. Pendant qu'il fut à Constantinople il s'avisa de jouer une piece à un Juif, ce qui faillit à luy attirer une tres-méchante affaire, & voicy comme la chose arriva. Les Juifs qui ne perdent point de temps pour tâcher de profiter des occasions qui se presentent, venoient trouver souvent l'homme que j'avois envoyé, & outre les perles dont il estoit question & qu'il n'acheta point, parce qu'on les luy mettoit à trop haut prix, luy apportoit des pierres de prix pour voir si quelqu'une luy donneroit dans la vuë. Le Gentilhomme Normand fit connoissance avec eux; & tirant un jour à part celui qui luy sembloit le plus riche, luy dit qu'ayant dessein de passer aux Indes il vouloit employer la valeur de quatre mille ducats en perles, & qu'il le prioit de luy en chercher. Il ajoûta qu'il payeroit moitié en argent, & moitié en marchandise, & luy fit voir en mesme temps deux mille ducats que le Juif devoit déjà des yeux. Quelques jours apres il luy apporta quatre belles perles avec quelques emeraudes, & ils convinrent aisement du prix, parce que le Gentilhomme n'avoit autre dessein que de se moquer du Juif. Pour la deuxiëme fois il luy expose en vuë les deux mille ducats, que le Juif, qui croyoit avoir

trouvé sa dupe, contoit comme estant à luy. Il ne restoit plus qu'à produire la marchandise qui devoit faire l'autre partie du payement, & le Juif demandant à la voir, le Gentilhomme sans le faire languir, luy dit aussi-tost que la marchandise qu'il avoit à luy donner estoit une bonne & forte fièvre quarte qu'il gardoit depuis long-temps, qu'il n'en pourroit jamais trouver de meilleure, & qu'il ne la mettoit pas à trop haut prix, puis qu'il ne la luy contoit que pour deux mille ducats. Le Juif qui estoit riche & avoit grand credit à la Porte fut si outré de cette raillerie, qu'il s'en manqua peu qu'il n'en arrivât beaucoup de bruit. Car sur ce que le Gentilhomme luy avoit dit qu'il vouloit aller en Perse & aux Indes, il auroit pû aisement le faire passer pour espion, & & luy attirer une tres-mechante affaire. Mais les Juifs ne pouvant guere rien faire dans leur negoce sans les marchands François, quelques-uns représenterent à celuy qui avoit reçu l'affront, que c'estoit un trait de folâtrerie qu'il falloit excuser, & le prierent que la chose ne passât pas outre, ce qu'ils obtinrent enfin, parce que les Juifs, comme j'ay dit, ont besoin d'eux. Mon homme voyant que les Juifs tenoient leur marchandise trop chere hâta son retour, & revint sans avoir rien acheté. Le Gentilhomme Normand qui craignoit avec raison que sous main les Juifs ne luy fissent faire quelque piece, le pressoit de son costé de partir, & estans venus par mer de Constantinople à Burse, ils firent le reste du chemin par terre jusques à Smyrne.

Pour faire de suite & en peu de mots l'histoire de ce Gentilhomme & de son compagnon de voyage, & la joindre avec celle de deux autres François de bonne famille, dont les aventures donnerent lieu à une fâcheuse disgrâce qui arriva aux deux premiers à Babylone, je passeray plusieurs circonstances qui ne sont pas beaucoup necessaires à mon recit.

De Reville estant de retour à Smyrne, se mit dans un Almadier qui est comme une petite barque armée, qui d'ordinaire touche à Schio & à Rhodes pour aller à Hypre, où presque tous les jours on trouve des commoditez pour gagner Alexandrete. De là il fut à Alep, où il pourvût à ce qui luy estoit necessaire pour le voyage de Babylone & pour delà passer en Perse.

Quelques jours avant que Reville fust arrivé à Alep, il y vint deux François, l'un nommé Neret, & l'autre Hautin Auditeur des Comptes. Ils avoient quatre quaiſſes pleines de fauſſes pierreries miſes en œuvre, dont la pluſpart eſtoient de celles du Temple, ſur leſquelles ils ſe flatoient de faire un grand gain en Perſe. De Marſeille ils s'eſtoient rendus à Seyde, de Seyde à Damas, ayant ouï dire qu'ils pourroient paſſer à Bagdat avec le Topigi-bachi dont j'ay parlé au chapitre precedent. Il faut que le lecteur ſe ſouviene que ce Topigi-bachi ou Chef des canoniers eſtoit celuy qui avoit aidé à Sultan Amurat à prendre Bagdat, & qu'en reconnoiſſance de ſes ſervices le Grand Seigneur luy avoit donné à Damas un Timar de plus de quatre mille écus de revenu. C'eſtoit ſa coûtume de paſſer tous les ans de Damas à Bagdat dans la faiſon que le Roy de Perſe pouvoit l'aſſieger, & cette faiſon ne durant que trois ou quatre mois, dès qu'elle eſtoit paſſée & qu'elle alloit faire place aux vents & aux pluyes, il retournoit à Damas. Il prenoit d'ordinaire avec luy vingt-cinq ou trente chevaux, & faiſoit le chemin en dix-huit jours ou en vingt au plus coupant droit par le deſert, où les Arabes avoient charge de luy apporter des vivres ſur le chemin. Il eſt bien aiſé dans ce voyage de faire plaiſir aux Franks, & de les conduire par cette route la plus courte de toutes quand il s'en preſente, parce qu'il en tire de l'avantage, & qu'il en reçoit touſjours une honneſte recompence. Les deux François l'ayant donc prié qu'ils pûſſent paſſer en ſa compagnie, le Topigi-bachi leur promit de leur faire cette grace; mais en les avertiſſant que ce ne pouvoit eſtre que dans deux ou trois mois, & qu'il falloit avoir patience juſques-là, de quoy ils demeurèrent d'accord de part & d'autre. Mais les François n'eurent pas demeuré à Damas ſept ou huit jours, qu'ayant fait connoiſſance avec un Spahi renegat Marſeillois, ils écouterent la propoſition qu'il leur fit de les mener par la route ordinaire de la Meſopotamie, leur repreſentant qu'ils ſeroient à la Cour de Perſe avant que le Topigi-bachi partît de Damas. Malheureuſement pour eux ils ſuivirent ce conſeil, & s'eſtant pourvus ſecretement de chevaux ils partirent de Damas ſans bruit, & ſans que le Topigi-bachi en eût connoiſſance. Dès qu'il eut eu avis de leur départ

après la courtoisie qu'il leur avoit faite, il se sentit si offensé de leur procédé qu'il prit résolution de s'en vanger. Il dépescha sans perdre temps un de ses valets Arabes par le desert au Bacha de Bagdat, pour luy donner avis que deux François devoient passer par cette ville, & qu'il ne manquât pas de les faire arrêter. Que c'estoient asseurement deux espions, qui ne passioient en Perse que pour aller porter des avis au Roy contre les interests du Grand Seigneur, & qu'il n'en avoit pû juger autrement pendant le séjour qu'ils avoient fait à Damas. Il les luy dépeignit depuis les pieds jusqu'à la teste, la taille, le poil, les traits du visage, & il n'avoit pas envie qu'ils échappassent du piège qu'il leur dressoit.

Les deux François arriverent donc à Alep avec leur Spahi, qui avant que de partir de Damas s'estoit mis dans l'esprit de leur jouer un mauvais tour à Ourfa. On se repose d'ordinaire quelques jours en ce lieu-là pour faire des provisions de bouche, & cependant le traître Spahi fut avertir le Bacha qu'il menoit deux François qui ne pouvoient estre que deux espions. C'en fut assez pour obliger le Bacha à les faire prisonniers, & à se saisir en mesme temps de tous leurs effets. Il mit d'abord la main sur huit cent piastres qu'ils avoient en especes, & par bon-heur ils avoient de l'or cousu sur eux où il ne fut point touché. Le Spahi ne manqua pas d'avoir sa part du butin, & cela doit bien instruire les voyageurs à prendre garde avec qui ils se mettent en chemin dans la Turquie.

Quelques jours après il arriva à Ourfa un serviteur du Consul François d'Alep, qu'il envoye tous les ans pour acheter des laines à Erivan & à Tauris. Comme il avoit vû que le Consul son maître avoit fort bien reçu ces deux François quand il passerent à Alep, il fut surpris d'apprendre qu'ils estoient arrestez à Ourfa par le Bacha, & estant connu de luy il le fut trouver, pour luy représenter que ces François n'alloient en Perse que pour passer aux Indes, où on leur avoit fait esperer que les bagatelles qu'ils portoient se vendroient bien. Enfin à force de prieres, & en l'assurant que la nation luy en seroit obligée, les deux François furent relâchez : mais les huit cens piastres demeurèrent pour les frais, & il n'y eut pas moyen de les recouvrer. Le Spahi ayant

repris le chemin de Damas, & les François n'ayant personne avec eux qui entendit le langage du pays, ils n'eurent point de meilleur recours qu'au serviteur du Consul, quittant heureusement pour eux la resolution de passer par Bagdat, où sur l'avis du Topigi-bachi le Bacha leur auroit fait un méchant parti. Quoy que le chemin fût beaucoup plus long par Tauris, ils le suivirent par cette route, & mesme il les conduisit jusqu'à Isphahan, où il ne fut pas recompensé comme le meritoit le service qu'il leur avoit rendu.

Il faut maintenant reprendre l'histoire du Gentil-homme Normand, qui va bien-tost souffrir la peine que le Topigi-bachi crut estre deuë à l'affront qu'il pretendoit avoir reçu des deux François. Trois ou quatre jours apres leur départ d'Allep, Reville & son compagnon y arriverent, & ayant pris plusieurs lettres de recommandation pour la Perse, tant du Consul que des principaux marchands, ils eurent le bon-heur de n'attendre que sept ou huit jours le départ d'une Caravane pour Babylone. Dès qu'ils eurent mis pied à terre hors du Kilet, sur la creance qu'on eut assez vray-semblablement que c'estoient les deux hommes dont le Topigi-bachi avoit écrit au Bacha, ils furent menez d'abord devant luy, & on se saisit en mesme temps de toutes leurs hardes & de leurs lettres. Le Bacha ayant envoyé querir les Peres Capucins pour avoir l'explication de ces lettres, il ne s'en voulut pas tout à fait fier à eux, & fit venir pour les lire un Medecin Sicilien qu'il avoit à son service, avec son Tresorier qui avoit esté fait esclave au commencement des guerres de Candie. Mais ny le Medecin, ny le Tresorier, non plus que les Capucins, ne voulurent pas expliquer au Bacha quelques endroits de ces lettres qui auroient pû nuire aux deux François; ce qui n'empescha pas qu'ils ne fussent enfermez dans une étable pleine d'ordures, & qu'on ne les menaçât tous les jours de les faire mettre à la bouche du canon s'ils ne confessoient la verité. Car en effet le Bacha les croyoit coupables, & ajoûtoit foy à ce que le Topigi-bachi luy avoit écrit contr'eux. Mais comme il estoit attendu de jour en jour, les Capucins & le Cadi mesme prierent le Bacha de suspendre son arrest jusqu'à l'arrivée du Chef des canoniers, pour voir s'il les reconnoîtroit, & s'il n'y avoit point quelque méprise, afin qu'il rendît un jugement equita-

ble. Le Bacha n'ayant pû refuser cette grace à leur priere, ils demeurèrent vingt-deux jours dans cette sale prison. Le Topigi estant arrivé fut saluer le Bacha, qui luy dit qu'il avoit arresté les deux François sur l'avis qu'il luy en avoit donné, mais que devant estre fatigué du voyage, il luy falloit laisser prendre du repos, & que le lendemain il les pourroit voir.

Le jour venu, par l'ordre du Bacha on amena les deux prisonniers en sa presence, & quoy qu'il y eût quelque ressemblance de poil & de taille entr'eux & les deux autres François, le Topigi-bachi qui avoit eu le temps de bien prendre tous les traits de ceux qui luy avoient fait affront, dit au Bacha que ces deux François qu'il voyoit-là n'estoient pas ceux dont il luy avoit donné avis pour les arrester. Le Bacha entra en colere à ce discours, & croyant que le Topigi-bachi se voulut moquer de luy, ou qu'il eût pris d'autres sentimens depuis son arrivée en faveur des deux François; d'où te viens, luy dit-il, un si subit changement? N'est-ce pas le mesme poil que tu m'as marqué par ta lettre? N'y en a-t-il pas un âgé? N'y en a-t-il pas un jeune? Ne sont-ils pas tels que tu les as dépeints? Assurément les Capucins t'ont fait cette nuit un present pour te dédire, & sans cela tu ne parleroies pas comme tu fais. Le Topigi-bachi qui n'est guere moins considéré dans Bagdat que le Bacha mesme, fut piqué de ce discours, & menagea si bien les choses avec le Cadi que le Bacha relâcha enfin les prisonniers, à condition qu'ils n'iroient pas en Perse, & qu'ils prendroient le chemin de Balsara pour les Indes où ils furent en effet. Mais il fallut sur toutes choses que le Bacha eût son droit, & Reville avant que de sortir de Bagdat y laissa une partie des ducats dont il avoit fait montre au Juif de Constantinople.

Reville & son compagnon estant arrivez aux Indes passerent jusq'en Bengala, & furent voir le *Nabab-Mirgimola* General des armées du Grand Mogol. Ils luy furent presentez par les Anglois qui avoient affaire avec ce Prince, & qui luy firent connoître que ces deux François souhaitoient de prendre parti auprès de luy. Mais le Nabab leur representa, qu'oultre qu'ils ignoroient la langue du pays & leur maniere de faire la guerre, il ne jugeoit pas à leur mine qu'ils fussent gens à se contenter dans plusieurs marches d'une pipe de tabac par jour avec de l'eau & une poignée de ris, & d'une simple toile

sur la teste qui sert aussi de ceinture pour toute tente & tout abri contre les chaleurs excessives de ces pays-là.

Reville voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour luy aux Indes, se rendit à Ispahan dans l'esperance d'y trouver quelque employ. Les Anglois le receurent en leur logis, & firent sçavoir au *Nazar* ou grand Maistre de la maison du Roy, qu'il estoit arrivé un Gentil-homme François qui estoit brave & entendoit bien la guerre. La rencontre des affaires sembloit assez favorable pour Reville, parce qu'on avoit eu avis à la Cour qu'il y avoit plusieurs Corsaires sur la mer Caspienne qui faisoient des descentes dans le Guilan & le Mazandran. Le *Nazar* fit réponse que dès qu'il verroit l'occasion propre il ne manqueroit pas de le dire au Roy, qui estoit alors Cha-Abas II. & s'en acquita ainsi qu'il l'avoit promis.

Il y avoit alors à la Cour un vieux Roy de Georgie âgé de plus de quatre-vingts ans, & que le Roy de Perse y avoit fait venir adroitement apres plusieurs refus, sur la promesse qu'il luy fit de reestabli ses enfans. Le Roy pour le divertir vouloit qu'il fût de tous ses plaisirs, il le menoit à la chasse, il ne beuvoit point sans luy, mais avec toutes ses caresses il ne tint pas ce qu'il luy avoit promis. Trois ou quatre jours apres que les Anglois eurent donné avis à la Cour de l'arrivée de Reville, le Roy se trouvant de belle humeur & dans la débauche avec le vieux Roy de Georgie, le *Nazar* prit son temps pour luy dire qu'il estoit venu un Franc à Ispahan, tel que les Anglois luy avoient dépeint. Le Roy commanda aussi-tost qu'on le fit venir, & sur cet ordre Reville se rendit à la Cour suivi du trucheman des Anglois. Quand il eut salué le Roy, sa Majesté demanda au *Nazar* ce qu'il avoit ouy dire de ce Fringuis-là. Le *Nazar* répondit qu'il avoit appris qu'il avoit eu d'assez beaux commandemens dans les armées, ce que le Roy se contenta de sçavoir pour cette fois. Demi-heure apres sa Majesté demanda aussi au trucheman ce qu'il en avoit ouy dire de son costé, à quoy celuy-cy repartit qu'on luy avoit asseuré qu'il avoit toujours commandé mille hommes. Apres cela le Roy demeura encore quelque temps sans s'informer d'autre chose. Puis il ordonna au trucheman de luy demander à luy-mesme quel commandement il avoit en Chrestienté; à quoy Reville répondit qu'il estoit Capitaine de la Compagnie des Gardes

du corps du Roy d'Angleterre, qui estoit de deux cens hommes. A cette réponse de Reville le Roy se mit en colere, & regardant le Nazar de mauvais œil; chien que tu es, luy dit-il, tu m'as dit que ce Fringuis avoit commandé mille hommes, & il avoüe luy-mesme qu'il n'a esté Capitaine que d'une Compagnie de deux cens hommes; demande-luy pourquoy il est venu en ce pays. Reville répondit que c'estoit pour tâcher de dissiper en des pays éloignez le chagrin qui luy duroit encore de ce qu'on avoit fait mourir le Roy d'Angleterre qu'il seroit, & qu'il n'avoit pû se refoudre depuis ce temps-là à demeurer dans la Chrestienté. Le Roy plus fâché qu'auparavant d'entendre un tel discours; comment estoit-il possible, dit-il à Reville en luy jettant un regard de colere, que tu fusses Capitaine des Gardes du corps du Roy qui t'avoit à son service, & que toy & tous tes gens n'ayent pas peri pour sa defense, & donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang? Tu n'es pas digne de vivre, poursuivit le Roy; & en mesme temps commanda au Nazar de se saisir de sa personne, & de le faire mettre en lieu de seureté où il luy en pût répondre. L'ordre du Roy fut incontinent executé, & Reville eut pour prison le logis du Nazar, où il fut assez doucement traité, les viandes ne luy manquant pas, & les Francs ayant soin de luy envoyer du vin, de sorte qu'il avoit tout ce qu'il pouvoit souhaitter pour la bouche. Il faut remarquer que c'est la coûtume en Perse, que lors que le Roy a fait mettre quelqu'un en prison, il n'y a qui que ce soit qui ose luy parler en sa faveur, & il faut de nécessité que son élargissement vienne du pur mouvement du Roy; & le malheur estoit pour le prisonnier que le Roy ne pouvoit guere se souvenir de luy, ayant un peu beu lors qu'il le chassa de sa présence. Enfin au bout de vingt-deux jours, les Eunuques du Roy à la priere d'un Franc appelé Claude Musin armurier de la Cour qui faisoit d'ordinaire le folâtre avec eux, se hazarderent d'en parler au Roy, qui ordonna que Reville le vint salüer le lendemain. Selon la coustume on luy donna la *Calate*, qui est la veste ordinaire de ceux qui vont salüer le Roy, & de la sorte il eut son congé. Depuis ce temps-là il repassa en Europe, & je le rencontray à Amsterdam.

Je reviens aux deux François qui furent la cause innocente de la disgrâce que Reville essuya à Bagdat, & que le serviteur

serviteur du Consul François d'Alep conduisit à Ispahan. Comme ils sceurent que j'avois montré quantité de beaux joyaux au Roy de Perse, & qu'il m'en avoit acheté pour plus de quarante mille écus, ils eurent honte pendant mon séjour à Ispahan d'exposer leurs babioles du Temple. Mais sept ou huit jours apres mon départ, ils furent montrer leurs belles marchandises au Nazar, & le prier de les faire voir au Roy. Le Nazar à la vûë de ces fausses pierres se mit en colere, leur disant pour qui ils prenoient le Roy, & qu'il n'achetoit point de semblables bagatelles, que sa Majesté avoit de l'argent pour l'employer à de bonnes pierres, & qu'il n'en entroit point d'autres dans son palais; que s'ils n'estoient François, & si le Roy n'aimoit la nation, en ayant plusieurs à son service, il feroit mettre leurs marchandises en pieces & sçauroit punir leur effronterie. Ainsi les deux François furent renvoyez honteusement, & voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour eux à Ispahan, ils resolurent de passer aux Indes. Ils s'embarquerent à Ormus sur un vaisseau Hollandois qui alloit à Massipatan sur la coste de Coromandel. Quatre ou cinq jours apres qu'ils eurent fait voile, le sieur Hautin mourut en mer, & le sieur Neret tombant malade fut toujourns languissant iusques à la fin. Comme il y a toujourns sur les vaisseaux de Hollande quelques matelots François, on luy en donna un pour le servir; mais il ne le servit pas fidelement: car dans le fort de sa maladie il se saisit de sa ceinture où il y avoit bon nombre de pistoles d'Espagne, qu'il ne garda guere comme je diray bien-tost. Le vaisseau estant heureusement arrivé à Massipatan, le Commandeur Hollandois envoya aussi-tost prier les Capucins de Madrespatan, qui est un fort des Anglois proche de saint Thomé, de venir prendre un François malade & de l'emmenner chez eux; ce qu'ils firent promptement, & il mourut au bout de huit jours.

Le matelot François qui s'estoit saisi de la ceinture voulut se servir de ce qui estoit dedans, & changeant à diverses fois au cabaret quelques pistoles d'Espagne, dont d'ordinaire les gens de sa sorte ne sont pas fort chargez, cela fit soupçonner qu'ayant servi le François malade il luy auroit fait quelque larcin. La chose estant venuë aux oreilles du Commandeur Hollandois, il fit venir le matelot, & fit si bien qu'il décou-

prit le vol, & luy fit tout rendre à deux ou trois pistoles près qu'il avoit mangées. Il eut soin aussi de faire vendre leurs pierres du Temple le plus avantageusement qu'il fut possible, & les Peres Capucins de leur costé rapporterent à la masse tout ce qui appartenoit à celuy qui estoit mort chez eux. La Compagnie Hollandoise eut soin de faire tenir tout cet argent à Amsterdam, & il fut conté fidelement à Paris à Monsieur Chandelier Avocat en Parlement beaufrere du sieur Hautin & son principal heritier.

Ce n'est pas là le seul exemple que ie pourrois produire du bel ordre establi dans tout l'Orient, pour la conservation des biens d'un étranger de quelque pays éloigné qu'il soit, qui vient à mourir ou en Turquie, ou en Perse, ou dans les Indes. Car si ces biens tombent entre les mains des Mahometans, ils les enferment soigneusement sous la clef, & quand il y auroit des marchandises qui pourroient se gaster, ils n'y toucheront jamais, que les veritables heritiers du deffunt & bien reconnus pour tels par des preuves authentiques ne viennent les reclamer. Si ces mesmes biens viennent à la direction des Anglois ou des Hollandois, ils en prennent un inventaire & en donnent avis aux heritiers, à qui ils les font toucher fidelement; & ie doute fort qu'en plusieurs endroits de nostre Europe on apportât en de semblables occasions tant de sincerité & d'exactitude.

Voila quelles furent les aventures des quatre François, & elles peuvent servir à instruire le Lecteur de plusieurs choses assez singulieres qui se pratiquent parmi les Turcs, les Persans & les Indiens.

Je reviens à Smyrne où i'attendis quelque temps la Caravane pour le voyage de Perse. Toutes choses estant prestes nous prîmes la route de Tauris que j'ay amplement décrite, & il ne nous arriva rien dans le chemin qui soit digne d'estre remarqué. Je diray seulement que lorsque nous fûmes à Tocat, les chaleurs estant fort grandes nous laissames le chemin ordinaire du costé du nord, pour prendre par les montagnes où il y a toujours de l'ombrage & de la fraîcheur. En bien des endroits nous trouvâmes de la neige & quantité de tres-belle oseille; & sur le haut de quelques-unes de ces montagnes on trouve aussi des coquillages comme sur le bord de la mer, ce qui est assez extraordinaire. D'Erzerom nous

fusmes passer à Cars, & de Cars nous vînmes à Erivan. Le Kan en estoit alors absent, & s'estoit retiré pendant les chaleurs dans les montagnes à une journée de la ville. Son Lieutenant qu'il y avoit laissé m'ayant dit qu'il n'estoit pas de la bien-seance de passer outre sans aller rendre mes devoirs au Kan, je suivis son conseil, & je le trouvay sous ses tentes dans un beau valon où il y avoit encore quantité de neige. Aux endroits où elle commençoit à fondre on découvroit plusieurs belles fleurs, & l'on avoit en ce lieu-là l'été & l'hyver tout ensemble. Le Kan me fit un tres-bon accueil & à ceux qui m'avoient accompagné, il nous donna un beau pavillon couvert d'écarlate, & pendant dix jours que nous demeurâmes auprès de luy il nous envoya à manger de sa cuisine à tous les repas. Les deux premiers jours il ne nous envoya point de vin, pour nous faire croire qu'il estoit bon Musulman; mais jugeant bien qu'il nous seroit difficile de nous en passer, il ordonna à quelques cavaliers d'en aller prendre au lieu le plus proche, & ils nous en apportèrent de deux sortes qui estoit tres-bon. Nous fusmes aussi regalez de quantité de melons & de grenades, & pendant nôtre séjour en ce lieu-là ie me divertis à la chasse. Je fis aussi quelques affaires avec le Kan, mais ie ne voulus pas luy montrer ce que j'avois de plus précieux, voulant que le Roy en eût la premiere vuë. Car cecy est à remarquer, que lors qu'on a montré quelques marchandises à un Kan ou Gouverneur de Province, il ne faut pas s'hazarder d'aller l'exposer aux yeux du Roy, qui sçait tout ce qui se passe, & qui se sentiroit offensé que l'on eût montré une chose à son esclave avant que de la luy faire voir. Non seulement la marchandise seroit rebutée, mais encore le marchand courroit risque d'estre mal-traité. Il y a d'ailleurs un autre inconvenient pour le marchand: car apres qu'il a montré au Roy ce qu'il a de curieux, il n'y a personne de ceux qui le sçavent qui voulût rien acheter de luy dans le dessein de le présenter au Roy, parce qu'on n'oseroit luy faire present d'une chose qu'il a vuë.

Quand on a passé Erivan on peut quitter quand on veut la Caravane, & dès que l'on est en Perse il n'y a plus de risque à courir sur le chemin. Ayant appris que le Kan de *Gengéa* estoit homme à acheter pour quinze ou vingt mille écus de joyaux, ie pris une partie de ceux que j'avois, & avec deux de mes gens ie

me mis en chemin pour cette ville. Mais ie changeay de dessein à la premiere journée : car d'un costé le chemin me dégousta de passer outre estant excessivement mauvais, & ayant marché tout le iour dans des montagnes, où il n'y a que des roches, des precipices & de petits lacs où on court risque à toute heure de tomber, je jugeay à propos de retourner en arriere; & d'autre costé ie fis reflexion sur ce que ie viens de remarquer, qu'en montrant au Kan une partie de mes joyaux, cela me pourroit faire tort pour l'autre qui estoit beaucoup plus considerable, & que ie n'aurois plus rien osé montrer au Roy sans encourir sa disgrâce. Le lendemain de cette rude iournée ie tournay bride pour rejoindre le reste de mes gens que j'avois laissé dans la Caravane, & ie la rencontray à Naksivan où elle se repositoit pour continuer sa route iusqu'à Tauris où elle se devoit rendre.

De Tauris à Ispahan il ne m'arriva rien qui soit digne de remarque. Estant à la Cour je fus bien reçu du Roy, & ie luy vendis pour soixante-deux mille écus de joyaux & autres precieuses marchandises. Il m'honora de la Calate, & ayant reçu les mesmes honneurs à mon sixième voyage, ie reserve ces particularitez pour la relation que j'en dois faire, ne voulant pas ennuyer le Lecteur par des repetitions inutiles.

*Fin du second Livre.*

